

NUMBER 107

NATIONALISME ET SOCIALISME DANS LE MOUVEMENT  
REVOLUTIONNAIRE ARMENIEN: 1887-1912

ANAHIDE TER MINASSIAN  
UNIVERSITÉ DE PARIS I

Conference on

"NATIONALISM AND SOCIAL CHANGE IN TRANSCAUCASIA"

Co-sponsored by

Kennan Institute for Advanced Russian Studies,  
The Wilson Center

and

American Association for the Advancement of Slavic Studies

April 24-25, 1980

NATIONALISME ET SOCIALISME DANS LE  
MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE ARMENIEN

(1887 - 1912)

Le nationalisme arménien a, au 19<sup>e</sup> siècle, une histoire pluriséculaire, si l'on admet que la conscience nationale identifiée à la conscience religieuse et culturelle a survécu à la disparition des principautés et royaumes arméniens (1). Nationalisme d'une minorité placée aux confins d'empires multinationaux et dispersée en colonies lointaines, le nationalisme arménien dont les expressions ont varié selon les classes sociales (clercs, nobles, marchands, intellectuels, paysans) et selon leurs caractéristiques culturelles (2), a été d'abord nostalgie des origines et lucidité d'exister. Sous l'influence des Révolutions françaises et européennes, et des insurrections balkaniques, la pensée politique arménienne -celle des intellectuels formés au contact de l'Occident- se modernise. L'idée de Nation, l'idée de Peuple, avec ses exigences centripètes, émerge lentement de l'idée de communauté religieuse que perpétuent, cependant jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, le système des millets dans l'Empire Ottoman et le Pologenié dans l'Empire russe (3).

Trouvant son propre élan chez les Arméniens de Turquie ou de Madras (4), le nationalisme n'est pas une doctrine propre aux Arméniens caucasiens. Mais ceux-ci lui confèrent des traits originaux. Considérant l'annexion de la Transcaucasie par l'Empire russe comme une "libération" (5), ils pondèrent les aspects négatifs de cette annexion, autocratie et colonialisme, par ses aspects positifs, sécurité physique, développement économique et culturel des Arméniens. Jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle, le nationalisme arméno-caucasien, en tant que moteur de l'action politique, est donc condamné à chercher son objet en dehors de l'Empire russe.

De 1887 à 1921, date à laquelle le Traité de Moscou (16) met fin aux projets d'un foyer national arménien en Asie Mineure, le socialisme est indissociable du nationalisme dans le mouvement d'émancipation arménien. Ce sont les Arméniens Caucasiens qui ont introduit le socialisme -au sens large du terme- dans les étapes du mouvement national. Ce sont eux aussi qui y introduisent le marxisme, mais celui-ci qui pénètre très rapidement chez les Georgiens, progresse difficilement chez les Arméniens, et ne s'impose comme idéologie officielle, qu'après la soviétisation de l'Arménie.

Par l'intermédiaire des organisations panarméniennes qu'ils ont créées pour résoudre la question arménienne,

les Arméniens Caucasiens, jouant le rôle d'élément dynamique de l'ensemble de la société arménienne, se sont engagés dans le cycle révolutionnaire qui se développe de la Transcaucasie (Révolution de 1905) à la Perse (Mouvement constitutionnel de 1906 à 1912) et à l'Empire Ottoman (Révolution Jeune Turquie de 1908). Occidentalisés, et nourris des leçons de la Révolution de 1789 et de celles des mouvements nationaux européens, ils ont conclu à la nécessité de la Révolution, seule accoucheuse des sociétés modernes, et à sa victoire inévitable dès lors qu'elle s'appuie sur le soulèvement populaire et national. Ces certitudes dictent leur comportement : "Faire la Révolution" partout où elle se présente. Illustrant le problème, historiquement si important, de contacts entre sociétés modernes et sociétés traditionnelles, ils ont été des pionniers des idées démocratiques, libérales et socialistes en Orient.

De 1887 (fondation du Parti hintchak) à 1912 (l'armée russe rétablit l'ordre à Tabriz) leur pragmatisme, leurs tâtonnements et leurs échecs s'expliquent par l'ampleur des difficultés rencontrées. Encore faut-il rappeler qu'il n'existe à cette période aucun modèle de Révolution en Orient, alors que tous les problèmes de l'Orient traversent la question arménienne : problèmes politiques (régimes despotiques et impérialismes occidentaux), problèmes économiques (arriération, économie rurale et pastorale, modes d'appropriation du sol et problèmes agraires), problèmes sociaux (sociétés de type féodal, nomades et sédentaires, exode rural), problèmes nationaux (mosaïque ethnique), problèmes religieux (prédominance de l'Islam et clivage religieux), problèmes culturels (pluralisme linguistique, inégal développement culturel des communautés musulmanes et non-musulmanes).

## LES DONNEES DU PROBLEME

### 1) Une société éclatée

A la fin du 19e siècle, les Arméniens sont estimés à 3.500.000 : deux tiers d'entre eux vivaient dans l'Empire Ottoman (7). La seule certitude concerne les Arméniens de l'Empire russe : ils sont 1.240.000 en 1897 (8). Invasions, guerres, traités et migrations les ont départagés entre l'Empire Ottoman, l'Empire russe, l'Empire perse et une diaspora mondiale. Avec la langue, la religion et l'écriture, ils ont en commun une certaine structure sociale : une large base paysanne, une classe moyenne relativement développée, un clergé national, une absence de noblesse (9). Localisée surtout dans l'Arménie historique (10), à laquelle il faut ajouter la Cilicie, et la région d'Ispahan, la paysannerie arménienne constitue une mosaïque de collectivités au milieu d'une nébuleuse de peuples en majorité musulmans,

Kurdes, Turcs, Lazes, Tcherkesses, Azeris, Persans, Arabes, Georgiens, Assyrie-Chaldéens, etc... Ainsi -trait essentiel pour l'avenir- nulle part les Arméniens ne disposent d'un vrai territoire national.

Comme en Occident, la notion de classe moyenne couvre des éléments sociaux disparates. Dans les villages, les bourgades et les villes, l'image traditionnelle de l'artisan ou du commerçant arménien est confirmée par la pratique des métiers anciens et du négoce. De Tabriz à Tiflis, de Van à Constantinople, au dessus d'une misérable plèbe de portefaix, serviteurs, colporteurs, de petits employés, on trouve la couche plus ou moins aisée, mais encore asiatique, des artisans et des marchands du Bazar, celle, besogneuse, des intellectuels nationaux (journalistes, écrivains, instituteurs), et celle, cossue et europannée, des membres des professions libérales.

Depuis des siècles, une grande bourgeoisie arménienne peu nombreuse, mais opulente s'est constituée aux carrefours du commerce international, (11) le plus souvent hors d'Arménie, à Ispahan, Tabriz, Tiflis, Trébizonde, Erzeroum, Van, Constantinople, (12) Smyrne, Alexandrie. Marchands, changeurs, joailliers ont essaimé jusqu'à Madras, Nijni-Novgorod, Marseille, Anvers, Amsterdam, Londres et Manchester. En Transcaucasie, est apparue, dans les deux dernières décades du 19<sup>e</sup> siècle, une bourgeoisie industrielle. Constituée à Tiflis dans les secteurs du coton, du cuir et du tabac, elle triomphe à Bakou, où les pionniers arméniens du pétrole, les Mirzoev, Ljanozov, Gukasov, Mantasev se mesurent aux Nobel et aux Rothschild (13).

C'est aussi dans les centres industriels transcauciens, loin de l'Arménie rurale et pastorale, à Bakou, Tiflis, Batoum que naît un embryon de classe ouvrière arménienne. Chassés par la misère de leurs villages du Kharabagh, du Zanguèzour, de l'Aderbadagan, du Sassoun ou du Vaspouragan, artisans et paysans arméniens sont d'abord des "migrants temporaires" (14) qui se fondent lentement dans une classe ouvrière multinationale.

L'Eglise arménienne grégorienne est une institution nationale, en apparence puissante et respectée. Strictement inféodés au pouvoir politique dont ils dépendent, le Catholikos d'Etchmiadzine et le Patriarche de Constantinople se sont faits reconnaître d'importants privilèges qui apparentent le Haut-Clergé à une classe dirigeante. Mais l'Eglise arménienne traverse une grave crise et le clergé, peu nombreux se voit contester son monopole politique et culturel (15), par l'apparition d'une intelligentsia laïque.

L'éclatement de la société arménienne, la coupure spatiale entre le monde rural et la bourgeoisie diasporique

amplifient les divisions qu'imposent les frontières politiques et déterminent les aspects originaux du mouvement révolutionnaire arménien : la croisade populiste des Caucasiens vers l'Arménie Ottomane, leur volonté de rétablir entre les segments de la nation, entre les classes sociales, les liens brisés par l'histoire.

## 2) La question arménienne (16)

La question arménienne est un aspect de la question d'Orient dont elle reproduit les éléments : situation d'oppression d'une minorité chrétienne de l'Empire ottoman, renaissance culturelle arménienne, exemple des insurrections balkaniques, incapacité de l'Empire ottoman à se moderniser, rivalité des Puissances européennes.

Le Hatt-i-Humayoun de 1856 a proclamé l'égalité juridique entre tous les sujets musulmans et non-musulmans (rayas) de l'Empire ottoman sans se traduire dans les provinces anatoliennes par des applications pratiques. Et alors que la "Constitution Nationale" (17) et le "Conseil National" sont de réelles réformes dont bénéficient surtout la bourgeoisie et le clergé arméniens de Constantinople, le sort de la paysannerie arménienne, comme de l'ensemble de la paysannerie anatolienne, empire.

Le problème agraire est l'aspect cardinal de la question arménienne. Une bureaucratie centralisée ottomane et un nouveau système d'impôts ont augmenté la pression fiscale, sans abolir les modes de perception archaïques, la "rente féodale", les abus, la corruption, et l'anarchie provinciale. Endettés en permanence, livrés à l'arbitraire, les paysans arméniens se voient enlever leurs récoltes et leurs terres par les fermiers des impôts, les usuriers (qui sont souvent des aghas arméniens), les grands propriétaires musulmans. (18)

Rythmée par les famines et les migrations économiques forcées (bantoukhoutioun) (19), la dépossession de la paysannerie s'aggrave dans la seconde partie du 19<sup>e</sup> siècle avec l'apparition des Circassiens et l'expansion Kurde.

En effet, la difficile victoire russe sur les Gorgys s'est soldée, après 1864, par le départ d'environ un demi-million de musulmans caucasiens, (Tcherkesses, Abkhazes, Oubykhs, etc...) pour l'Empire ottoman (20). Leur installation dans les provinces frontalières, mais aussi jusqu'en Cilicie, sera suivie de celle des "mouhadjirs" européens et se fait très souvent sur les terres des rayas arméniens.

Avec l'approbation des autorités turques, l'aire de nomadisation des tribus kurdes méridionales s'étend de plus

en plus vers le Nord et le Nord-Est. Nomades ou semi-nomades, les Kurdes se fixent l'hiver dans les régions de Mouch de Van, et autour de l'Ararat, occupant terres et villages des sédentaires, exigeant des paysans arméniens l'entretien et le tribut, leur imposant de force l'achat de leur protection (le hafir), pillant impunément, enlevant troupeaux, femmes et filles (21). Fuite et émigration, vers Constantinople, Smyrne et la Transcaucasie, sont les réactions habituelles du paysan et de l'artisan arméniens.

Depuis la fin du 18<sup>e</sup> siècle, l'expansion russe vers la Mer Noire et la Caspienne a révélé les sentiments russo-philés des populations arméniennes des provinces perses et ottomanes : ils traduisent face à l'Islam, une conscience oécuménique chrétienne.

Escomptant la protection bienveillante du tsar orthodoxe, le petit peuple arménien accueille chaque apparition de l'armée russe (en 1829, en 1854-56, en 1877-78) par des manifestations de joie, suivies de migrations plus ou, moins massives vers la Transcaucasie, depuis l'incorporation de celle-ci à l'Empire russe (1801-1829) (22). Ces attitudes et les intentions prêtées à la diplomatie russe d'instrumentaliser les Arméniens dans leur stratégie impériale, en Asie Mineure, compromettent la communauté arménienne, tenue jusqu'alors par les Turcs pour une "communauté loyale" (23).

L'insurrection bulgare et la guerre russo-turque (1877-78) l'apparition simultanée des armées russes sur l'Euphrate, et aux portes de Constantinople créent une situation de crise dans l'Empire ottoman et obligent à l'action le Patriarche arménien de Constantinople, Nercès et les notables du "Conseil National". Un attachement sincère à l'Empire ottoman, renforcé par la méfiance que leur inspire un éventuel protectorat russe, synonyme de Panslavisme et d'Orthodoxie, dicte leur choix : présenter aux grandes Puissances un programme d'autonomie administrative, dans le cadre ottoman, pour les vilayets de l'Arménie turque. L'article 61 du Traité de Berlin (1878), qui répète, en les atténuant, les promesses de l'article 16 du Traité de San Stéfano, internationalise la Question arménienne et la légitimise en quelque sorte. L'engagement pris par la Porte de réaliser, sous le contrôle des Puissances, "les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens" (24) ne sera jamais appliquée. Mais, durant plusieurs décennies, il entretint chez les réformateurs et les révolutionnaires arméniens, de dangereuses illusions et persuada les autorités ottomanes que les Arméniens cherchaient à démanteler l'Empire.

### 3) Le réveil des Arméniens de Turquie

Circons crits et spontanés, la révolte des Arméniens de Zeïtoun en 1862, les troubles de Van et d'Erzeroum en 1863, sont suivis de la formation d'éphémères, sociétés secrètes dont le modèle a pu être donné par les Arméniens caucasiens : l'"Union pour le Salut" à Van (1872), la "Société de la Croix Noire" à Van (1878), les "Protecteurs de la Patrie" à Erzeroum (1881) (24). A partir de 1878, les appels à la révolte ont nettement pour origine des déceptions consécutives aux "Grandes Espérances" suscitées par l'article 61.

C'est à Van, que se constitue, en 1885, le premier parti révolutionnaire arménien, le Parti Armenagan (25). Création des Arméniens de Turquie, il recrute presque uniquement parmi eux. Les arménagans sont des patriotes démocrates et libéraux qui ont une claire perception de l'arriération économique et culturelle de l'Asie Mineure. Mais s'ils souhaitent le progrès et la "liberté nationale" ils préconisent l'emploi de la violence et l'armement de la paysannerie arménienne en vue de son auto-défense.

### 4) L'intelligentsia caucasienne.

C'est l'intelligentsia caucasienne qui donne simultanément aux Arméniens leurs deux organisations révolutionnaires communes, le Parti hintchak (Hintchakian Sozial-demokratagan Koussaktzoutioun) fondé en 1887 à Genève, et le Parti daschnak (Hay héghaporagan daschnaktzoutioun) fondé en 1890 à Tiflis. Comme son homologue l'intelligentsia russe, ce groupe social, numériquement très faible, se définit par ses rapports avec la culture (arménienne, russe ou occidentale) et l'idéologie révolutionnaire.

La première génération (plus tardive qu'en Turquie) des années 40-50 est celle des fils de famille ou des bourgeois envoyés dans les Universités russes ou européennes. Sous l'impulsion du clergé arménien qui utilise toutes les ressources du Pologenié (1836), et grâce aux donations de quelques riches bienfaiteurs, un réseau d'écoles primaires et secondaires arméniennes se développe en Transcaucasie et dans l'Empire russe, dans la deuxième partie du 19<sup>e</sup> siècle. (26) Le recrutement scolaire s'élargit et la deuxième génération de l'intelligentsia se stratifie. Fils de gahanas, d'artisans, et de paysans ne sont, très souvent, que des demi-cultivés et des auto-didactes sortis des écoles paroissiales et thématiques arméniennes.

Les plus brillants achèvent le cycle d'un des trois établissements qui couronnent l'enseignement arménien dans l'Empire russe le Collège Nercessian (27), à Tiflis,

l'Académie Kévorkian (28) à Etchmiadzine, l'Institut Lazarev (29) à Moscou. Le premier et le deuxième sont des séminaires mais jouent le rôle d'écoles normales, le deuxième et le troisième recrutent leurs élèves jusque dans les Empires perse et ottoman.

C'est là, dans ces pépinières, que se forme le contingent, souvent familial, des instituteurs "nationaux", des journalistes et des écrivains d'expression arménienne, qui se confond au tournant du siècle avec le contingent des révolutionnaires, déjà professionnels, hintchaks, daschnaks, S.R. et S.D. arméniens (30).

Au-dessus d'eux, formés dans les écoles techniques ou les Universités, on trouve au-début du 20e siècle, des agronomes, des ingénieurs, des avocats, des médecins, plus rarement des hauts fonctionnaires, dont quelques uns, malgré leur insertion dans la société et la vie économique russe, conservent certains traits psychologiques de l'intelligentsia.

Porteuse des Lumières -si modestes soient-elles- l'intelligentsia a une vocation messianique, révolutionnaire et nationale : arracher le peuple arménien aux "ténèbres asiatiques" (31) et à l'arriération économique, lui rendre sa dignité perdue durant des siècles d'asservissement, lui inculquer conscience nationale et volonté politique. Insurgée contre tous les aspects du despotisme oriental, elle aspire à la création d'une société démocratique et civilisée. Malgré son horreur de toute oppression, elle admet les aspects civilisateurs de l'autocratie tsariste (règne de la loi, développement du capitalisme et de la culture) dont elle trouve les preuves dans le "développement social" (32) des Arméniens de Russie et jusque dans sa propre existence.

L'euro péanotropisme de l'intelligentsia arménienne, placée de Kars à Chouchi, d'Elisabetpol à Bakou aux avant-postes d'un Orient islamique dont elle ne voit que l'infériorité matérielle et culturelle présente, se vérifie par l'association du socialisme à la question arménienne.

Cette anticipation idéologique sur les changements économiques et sociaux, est caractéristique de l'intelligentsia acculturée des pays sous-développés ; elle s'explique aussi par le fait que le socialisme est perçu comme un mouvement solidaire de la démocratie politique qui achèvera la promesse jaillie de la Révolution française -l'événement par excellence pour l'intelligentsia arménienne- de l'égalité entre les hommes et de l'égalité entre les nations.

Instruite, après la fermeture des écoles arméniennes, en 1885 et 1897 (33) dans les gymnases et les écoles



Réales russes (34), transplantée, faute d'Université transcaucasienne, dans les Universités de Moscou, de St Petersburg, Dorpat, Leipzig, Berlin, Genève, l'intelligentsia arménienne du Caucase passe par les mêmes phases, populistes et marxistes, que l'intelligentsia russe.

#### UN POPULISME NATIONAL (1887-1903)

En 1887, six jeunes étudiants arméniens (35) de Russie, qui connaissent Plehanov et se croient marxistes, fondent à Genève le Parti soz. dem. Hintchakian. Mais l'influence de la Narodnaja Volja est plus nette dans leur programme, leur organisation et leur tactique, que celle de Marx et le titre de leur organe, le "Hintchak", est la traduction arménienne du "Kolokol". Durant l'été 1890, à Tiflis, de la fusion de petits cercles d'étudiants et d'intellectuels où se côtoient des narodniki, des nationalistes, des mschakagans (36) des "marxistes" hintchaks naît le Daschnaktzoutioun.

Après une brève tentative d'union (1890-1891), les deux partis qui sont sociologiquement identiques, qui ont des objectifs identiques -la défense et l'émancipation des Arméniens de Turquie- qui considèrent la "révolution arménienne" comme un moyen d'activer la diplomatie européenne et de hâter la solution politique de la Question arménienne, rompent sur le problème du socialisme (37) et mènent, désormais, une action concurrente. Les hintchaks caucasiens sont les premiers à introduire le socialisme dans la Question arménienne. Si leur programme minimum prévoit pour l'Arménie turque "une large démocratie, la liberté politique et l'indépendance nationale", grâce à "l'action révolutionnaire insurrectionnelle", leur programme maximum dénonce l'exploitation de l'homme par l'homme et fixe comme "objectif lointain", le socialisme, "pour le peuple arménien et sa patrie" (38).

Les hintchaks caucasiens sont aussi les premiers -à l'exclusion peut-être des anarchistes- (39) à se préoccuper des problèmes de propagande ; ils entreprennent la traduction arménienne de quelques textes socialistes publiés dans leur presse, "Hintchak" (Cloche), "Gaghapar" (Idée) "Abdak" (Gifle), etc... (40) ou sous forme de brochures. Ainsi, commencée dès 1894, la publication de la traduction arménienne du Manifeste du Parti Communiste de Marx, reste inachevée (41). Mais dans ses débuts, la pensée politique hintchake, littéralement embourbée dans le sentiment, se réduit à une phraséologie révolutionnaire emphatique et incantatoire, où se répètent les termes de "révolution", "révolutionnaire", "liberté", "despotisme", "barbarie", "misère", "humiliation", "sacrifices" et "socialisme".

De 1890 à 1896, c'est la période offensive du Parti hintchak. Mené autoritairement par le couple Nazarbékian et quelques fidèles caucasiens constitués en "Centre hintchak" qui se déplace de Genève à Paris, d'Athènes à Londres, le parti rencontre une large audience de Trébizonde à Constantinople, auprès de l'intelligentsia arménienne de Turquie, galvanisée pour la "Saint Action" (Sourp Kortz). L'audace de ses actions (42) dans l'Empire ottoman -manifestations à Constantinople, révoltes du Sassoun et de Zeïtoun- semblent avoir inquiété autant les Jeunes Turcs (43) que le gouvernement. La brutale riposte de ce dernier- les massacres arméniens de 1894-1896- n'entraîne aucune intervention des grandes Puissances.

Au Congrès de Londres (1896), la tactique du Centre est violemment critiquée. Les caucasiens sont mis en minorité par les hintchaks de Turquie et d'Egypte qui leur reprochent d'avoir lié la question arménienne à la question ouvrière russe, et d'avoir ainsi effrayé non seulement la bourgeoisie arménienne et la société musulmane conservatrices, mais encore la bourgeoisie capitaliste occidentale, peu désireuse de soutenir un mouvement socialiste arménien dans l'Empire ottoman. C'est la scission. Fondé à Londres, en 1898, le parti "Vérakazmial" (Reconstitué) ne conserve que le programme réformateur, démocratique et national et recrute parmi les Arméniens de Turquie, d'Egypte et des Etats-Unis.

Le "Centre hintchak" isolé, très affaibli, réduit aux éléments caucasiens, est un parti qui conserve son label socialiste et même marxiste, mais renonce aux manifestations publiques. Il survit en Transcaucasie et en Bulgarie.

Le nom même du Parti Daschnaktzoutioun (Fédération) rappelle qu'il est né, en 1890, de la fédération à Tiflis de groupuscules révolutionnaires caucasiens qui ont conclu à la nécessité d'unir des forces faibles et divisées. Il veut donc accueillir dans ses rangs tous les Arméniens, nationalistes ou socialistes, modérés ou radicaux, qui souhaitent la "libération politique et économique de l'Arménie turque". La majorité a en vue une révolution démocratique et libérale, mais la minorité, qui comprend des narodnovoltsy, est socialiste. (44)

Jusqu'en 1892, le Parti daschnak s'organise lentement et fonctionne sans programme. De ses débuts il ne reste qu'un Manifeste (45), naïf et patriotique, appelant tous les Arméniens, jeunes, vieillards, riches, femmes, prêtres, à soutenir la "guerre du peuple", la "Sainte Action" contre le Gouvernement turc. L'absence de socialisme, clairement invoquée par les hintchaks lors de la rupture de 1891, est expliquée dans le premier numéro de "Droschnak" (Drapeau) (46), l'organe officiel du Parti daschnak, par l'impossibilité de se donner comme objectif "une organisation sociale

pour laquelle on ne peut lutter pour le moment que dans la seule Europe Occidentale". En Turquie, où n'existent ni industries, ni usines, où dominent l'agriculture et les modes de vie traditionnels, où le niveau culturel est bas, s'"il ne peut être question du socialisme" européen, mais "Droschak" entend y lutter pour le "bien-être" populaire et contre tout ce qui étouffe l'épanouissement national.

Cependant de 1892 à 1907, le socialisme va être comme la mauvaise conscience du parti daschnak. Secrètement tenu à Tiflis, en 1892, le 2e Congrès donne enfin au parti son programme. Pour la première fois sont présents des délégués d'Arménie turque, ignorant tout du socialisme. Leur présence ainsi que la volonté d'action immédiate suffiraient à expliquer que l'on ait négligé les problèmes théoriques au profit des problèmes d'organisation et de tactique. Malgré cela l'aile gauche caucasienne, menée par la triade Christapor, Rostom, Zavarian, fait accepter dans un Préambule visionnaire, le socialisme, "sans en prononcer le nom (47), comme principe général et comme idéal lointain, subordonné à la victoire du prolétariat des pays avancés.

Malgré l'imprécision des concepts sociologiques, et les orientalismes du vocabulaire politique, il y a une tentative d'appliquer à la question nationale les catégories de la question sociale par l'identification des oppositions "conquérants/sujets", "turcs/chrétiens", "exploiteurs/exploités", et le projet concret de mettre fin à toutes les formes d'oppression existantes dans l'Empire ottoman.

Le programme politique en 11 points reste des plus modérés : l'établissement des libertés démocratiques en Arménie turque, mais par la voie révolutionnaire. Il n'est question ni d'autonomie politique, ni d'indépendance, encore moins de l'union des trois Arménies (comme l'avaient prévue les hintchaks) mais du développement de la culture et des activités économiques populaires. Une place importante est accordée à la tactique (action psychologique, groupe de combats, terrorisme) et à l'organisation (comités révolutionnaires, liaisons) placée sous le signe de la décentralisation (48).

Les daschnaks, eux aussi, espèrent l'intervention des Puissances en faveur du mouvement arménien. N'ont-ils pas observé que, dans l'Empire ottoman, la liberté des peuples balkaniques n'a pas couronné les actes des haïdouks grecs, roumains, serbes ou bulgares, dont l'héroïsme seul ne pouvait faire le poids devant l'armée ottomane, mais qu'elle résulte de l'intervention d'une ou de plusieurs Puissances européennes. (49) Même après la répression de 1894-1896, constatant que la démoralisation, la peur et la réaction dominant chez les Arméniens, Christapor minimise

les risques d'une telle tactique, car par l'article 61, le peuple arménien est "devenu... l'allié des 6 Puissances contractantes." (50) Et de fait, l'essentiel de l'effort des caucasiens qui peuplent le Bureau Occidental à Genève, consiste à rappeler aux états européens leurs promesses, leurs devoirs et la justesse de la cause arménienne, démarche que le social-démocrate B. Ichkhanian appellera plus tard, "mendicité politique" (51).

Mais à la fin des années 90, les daschnaks, comme les hintchaks, sans avoir encore une claire perception des contradictions qui traversent la question arménienne (alliance franco-russe, antagonisme anglo-russe, rapprochement germano-turc, etc...), constatent l'impérialisme économique et financier européen dans l'Empire ottoman, et cherchent à se démarquer de l'Europe capitaliste, en obtenant l'appui de l'Europe ouvrière et socialiste révoltée par les massacres.

Etre reconnus et représentés au sein de la IIe Internationale, a été le but de tous les petits partis socialistes qui, dès le premier stade de leur développement, cherchent à s'affirmer. Dès 1889, les hintchaks caucasiens se préoccupent d'une telle affiliation. Depuis le Congrès de Paris, Plehanov auquel ils sont personnellement liés, les représente, de façon formelle, dans l'Internationale et reste leur répondant, au-delà de 1905, malgré les accusations de nationalisme portées contre eux (52).

A partir de 1896, les daschnaks qui ont entrepris depuis deux ans la traduction et la publication arménienne de brochures socialistes se présentent à tous les Congrès de la IIe Internationale. Malgré les réticences d'un W. Liebknecht qui, fidèle aux leçons de Marx et d'Engels (lutter contre le tsarisme, ne pas démembrer l'Empire ottoman) soupçonne les révolutionnaires arméniens d'être des agents objectifs de l'expansion russe en Asie Mineure, ils bénéficient de l'appui de Rosa Luxemburg, qui, renversant le postulat marxiste, démontre que le développement des forces économiques et sociales, préalable indispensable au développement de la social-démocratie dans l'Empire ottoman, passe par le mouvement national et l'émancipation des peuples chrétiens (53). Les daschnaks trouvent des partisans chaleureux et convaincus de la cause arménienne chez Jaurès, Longuet, Vandervelde, Van Kol, Huysmans, Kautsky, Bebel, Bernstein, etc... En 1900, la création de "Pro Armenia", (54) s'inscrit dans le cadre de la collaboration des daschnaks (ils en assurent le financement et en font la publication) et des leaders démocrates et socialistes français (G. Clémenceau, A. France, J. Jaurès, F. de Pressensé, E. de Roberty, J. Longuet, P. Quillard).

En 1901, l'appel du B.S.I. (55) -alerté par les daschnaks- invitant les socialistes à agir dans leurs Parlements et auprès de leurs gouvernements respectifs pour faire cesser les massacres, montre, au-delà des motivations humanitaristes, la sensibilisation progressive de la IIe Internationale à la question nationale.

Durant la première décennie (1887-1897), l'impatience révolutionnaire ("agir et agir tout de suite") des hintchaks et des daschnaks, l'ampleur des problèmes d'organisation, empêchent une réflexion théorique sérieuse, réduite au contenu d'articles de vulgarisation et de propagande de la presse de parti. Le nationalisme puise ses arguments dans la littérature arménienne (Nalbandian, Alichan, Béchiktschian, Kamar Katiba, Raffi, etc...), le socialisme les puise dans la traduction de quelques "classiques" allemands, français ou russes du socialisme européen.

L'unification idéologique totale entre les individus et les groupuscules révolutionnaires n'est ni accomplie, ni nécessaire : dans les conditions difficiles de la lutte, il suffit de s'entendre autour des objectifs immédiats (56). L'important, ce sont, dès lors, les modèles qui inspirent l'action des militants arméniens : le populisme russe et la voie bulgare.

Le populisme russe a façonné la mentalité de l'intelligentsia arménienne et déterminé ses formes d'action (57). De la guerre russo-turque (1877-78), de la fondation de la Narodnaja Volja à l'assassinat d'Alexandre II (1881), le populisme a exercé son pouvoir d'attraction sur une petite minorité de collégiens et d'étudiants arméniens de Tiflis, Moscou et St Petersburg.

Quelques uns des fondateurs des Partis hintchak et daschnak ont adhéré à des cercles populistes (Maro Vartanian, Kévork Gharadjian), et même appartenu à la Narodnaja Volja (Christapor Mikaélian, Dastakian, Zavarian). A Tiflis, le Comité de la Narodnaja Volja comprend, en 1880, 6 membres (3 Arméniens et 3 Géorgiens) qui s'expriment en russe, et luttent pour la liberté populaire dans l'Empire russe, mais la majorité des jeunes contestataires arméniens (essentiellement des élèves du Necessian) appartient à des petits cercles illégaux, formés sur le modèle des fameux kroujki, où l'on se réunit pour lire les oeuvres de l'intelligentsia radicale russe, de Biéliniski à Pisarev, et surtout celles des écrivains arméniens (58). On y analyse, dans les années 80, les écrits de Michaël Nalbandian, ami de Herzen, les articles de l'organe légal du libéralisme arménien, le "Mschak" dont le directeur, Krikor Ardzrouni, est un "occidentaliste" convaincu. On s'y grise des poèmes de Kamar Katiba et des romans de Raffi (59).

Il faut insister sur le rôle de la littérature nationale dans la formation psychologique et idéologique de ceux qui deviendront les militants ou des révolutionnaires professionnels et dont beaucoup seront en même temps poètes ou écrivains. Par l'influence exercée, nul ne peut être comparé à Raffi (1835-1888), romancier fécond et romantique dont l'oeuvre s'inspire des épisodes de l'histoire arménienne. Raffi déchaîne chez ses jeunes lecteurs une énergie passionnelle, une soif de liberté et de sacrifice, une exaltation du Moi, mêlées à un amour presque névrotique pour l'Arménie turque, la Terre-Mère captive et souillée, qu'il faut libérer. Dès 1880, dans son roman "Khente" (Le Fou), Raffi crée dans une vision anticipatrice, où le rêve se déploie librement, le modèle de "l'homme nouveau" arménien, le révolutionnaire.

Quelle que soit sa force de mimétisme, la jeunesse arméno-caucasienne ne peut adhérer totalement aux objectifs du populisme russe : construire le socialisme sur la base de la commune rurale et renverser l'autocratie.

Certes, il existe de graves problèmes agraires trans-cauciens, notamment en Georgie, mais aussi dans les régions où la paysannerie arménienne dispute la possession de la terre et de l'eau aux aghalars et moulkadars musulmans. Il existe des terres communales et des formes d'appropriation du sol favorable aux producteurs ("La terre appartient à celui qui la cultive"), mais il n'existe pas de mir. Quant à l'autocratie elle peut être crainte et même détestée, elle n'apparaît pas moins, comparée aux despotismes orientaux, comme un ordre civilisateur, et l'unique rempart contre le danger turc. Enfin, le populisme russe, mouvement national et slavophile dans ses profondeurs, ne donne aucune réponse aux problèmes nationaux des allogènes.

Mais radicalisée au contact de la pensée politique russe, convaincue par Lavrov du devoir de total sacrifice au peuple, l'intelligentsia arménienne transcrit dans un registre national les comportements de l'intelligentsia russe. Le fameux "V Narod" ("Allez au Peuple"), devient le "débi Yerkir" (60) ("Vers le Pays") des patriotes arméniens.

Le Yerkir (pays, terre) désigne l'Arménie historique dans les limites de l'Empire ottoman (Van, Erzeroum, Mouch, le Sassoun, etc...). C'est la Patrie mythique avec son Peuple (Joghovourt) de paysans et d'artisans opprimés et résignés qui forment le noyau de la Nation (Azk).

La guerre russo-turque de 1877-78, à laquelle les Arméniens du Caucase ont participé de façon active, l'annexion par la Russie de Kars, Ardahan et Batoum, le reflux avec l'armée russe de milliers de paysans arméniens de

Turquie, sont l'occasion des contacts et des découvertes. Presse et littérature caucasiennes évoquent la sombre réalité dans le Yerkir : misère et souffrances de son peuple, violence des rapports sociaux. Elles entretiennent la mauvaise conscience d'une jeunesse sensible qui, telle la "noblesse repentante" russe, découvrant ses privilèges, se découvre des devoirs : apporter justice et liberté au Peuple du Yerkir.

L'échec des populistes après l'assassinat d'Alexandre II, s'ajoutant aux déceptions consécutives au Congrès de Berlin, contribue à couper l'intelligentsia arménocaucasienne du mouvement panrusse, à la détourner vers des objectifs nationaux. En effet, au début de 1882 alors que le mouvement géorgien se développe sur le terrain de l'internationalisme (lutter avec les peuples de l'Empire contre l'autocratie) et intègre rapidement le marxisme, (61) les Arméniens du Comité de la Narodnaja Volja font scission, à Tiflis, pour constituer une organisation qui "voue toute son activité aux intérêts du malheureux peuple arménien", (62) et à laquelle fait écho à Moscou la création d'un centre secret.

Son nom, "L'Union des Patriotes" (Hayrénassernéri mioutioun), résume son programme (63).

La fermeture des écoles arméniennes, du Caucase, en 1885-1886, est l'occasion du premier tract jamais rédigé en arménien contre le tsarisme (64). Elle exaspère les sentiments nationaux et surtout rend disponible, pour d'autres tâches, une partie du corps enseignant arménien.

La "croisade" vers le Yerkir est imposée aux organisations panarméniennes par le morcellement national. Elle commande aux révolutionnaires caucasiens d'agir hors de Russie, dans l'Empire ottoman. Elle dévie, isole et coupe les Arméniens du Caucase de leurs voisins géorgiens et russes, au moment où le marxisme apparaît chez eux.

La croisade arménienne reproduit, en les télescopant, les étapes du populisme russe. A la croisade pacifique des "Pélerins" voyageurs qui s'improvisent géographes, ethnographes et linguistes, et qui révèlent à leurs lecteurs de Tiflis, l'Arménie turque, succède la croisade armée de Gougounian, préfiguration du mouvement fédéral.

Durant l'été 1890, au moment où le Parti daschnak se crée, à Tiflis, une cohorte armée de 125 très jeunes gens tente de franchir sous la direction d'un étudiant petersbourgeois, Sarkis Gougounian (65), la frontière ottomane : C'est un échec lamentable. Mais leur "héroïsme", leur mot d'ordre ("Nous allons mourir pour la libération de nos

frères"), popularisés par les chants et l'iconographie ont un immense retentissement parmi les Arméniens qui se voient proposer ainsi un deuxième modèle, le modèle bulgare.

Il est incontestable que c'est la révolution bulgare contemporaine de la question arménienne qui a inspiré la tactique des révolutionnaires caucasiens. La littérature politique arménienne a exposé et analysé jusqu'à satiété, son enchaînement : mouvement haïdouk, insurrection populaire, "atrocité bulgare", interpellations parlementaires en Occident, intervention russe, autonomie de la Bulgarie. Mais ce modèle bulgare, où sont concentrées les expériences balkaniques, est transplanté en Asie Mineure dans une région multinationale, où les Arméniens sont minoritaires sur leur propre territoire - ce qui exclut la phase capitale de l'insurrection populaire - (66), dans une région stratégique et à une époque - le début des années 90 - où la modification de la diplomatie internationale l'a rendu caduc.

L'intervention de la Russie, qui se tourne vers l'Extrême-Orient, est devenue improbable. Loin de soutenir les révolutionnaires arméniens, le gouvernement tsariste les pourchasse sévèrement. Hostiles à l'autocratie, les hintchaks dénoncent les premiers les dangers d'une intervention russe qui se solderait par l'annexion de l'Arménie turque (67). Jusqu'en 1903 les daschnaks ont une attitude plus ambiguë. Ils dénoncent la politique de russification; le "massacre blanc" des Arméniens de Russie, mais invoquant l'impossibilité matérielle de lutter sur deux fronts, n'engagent pas le combat contre le tsarisme.

Inapplicable dans les faits, le modèle bulgare condamne le mouvement arménien à n'être qu'un mouvement de minorité chrétienne dans l'Empire ottoman. Tardive par rapport au calendrier balkanique, précoce par rapport au réveil des peuples d'Orient, la révolution arménienne, quelle que soit la dose de socialisme qui y est injectée, se développe comme mouvement national, bute sur l'incompréhension et l'hostilité des masses musulmanes, enferme les révolutionnaires arméniens dans un dangereux isolement. Leur première tentative d'entraîner les musulmans (Kurdes, jeunes Turcs) se heurtent aux différences religieuses et ethniques, aux inégalités économiques et culturelles, à une véritable hiérarchie du mépris. (68)



La mise en place rapide, par les Caucasiens, de la Transcaucasie à l'Empire ottoman, de la Perse aux Balkans et même aux Etats-Unis d'un réseau de comités rivaux hintchaks et daschnaks, aboutit à la création d'une double organisation panarménienne qui a survécu jusqu'à nos jours. Mais dans la mémoire populaire arménienne, le mouvement révolutionnaire est identifié au mouvement fédai. "Fédai" est un emprunt persan. Il signifie le "dévoué, le "sacrifié", et préfigure les combattants de la liberté dans le monde musulman du XXe siècle, de l'Iran à l'Algérie. (69)

Sorti du peuple (intellectuel caucasien ou ottoman, prêtre ou simple paysan), le fédai arménien est le révolutionnaire armé qui a voué sa vie au peuple qu'il réveille par l'exemple de ses exploits et de sa mort. S'il porte en lui les traits légués par les populistes russes, les garibaldiistes, et les haïdouks bulgares, il est aussi l'héritier d'un banditisme rural arménien antérieur.

Constitués en groupes mobiles de 10 ou 15 hommes armés, les fédais doivent éviter toute action offensive susceptible d'attirer des représailles, mais accourir au secours des paysans, organiser l'auto-défense de la paysannerie arménienne de Turquie. Cela suppose la réalisation d'une véritable révolution psychologique chez le raya écrasé par la peur, la passivité et la résignation séculaires. Il faut lui apprendre à résister, à oser se défendre contre le Kurde, le fonctionnaire turc, l'usurier arménien, et pour lui donner les moyens d'oser, il faut l'armer. Mais "l'armement du peuple" est plus un slogan qu'une réalité, des problèmes insolubles de financement et de logistique (fédais, armes et munitions transitent par la Transcaucasie et la Perse) n'ayant jamais permis de dépasser les limites d'une guérilla cantonnée dans quelques secteurs montagneux. L'insurrection générale que les hintchaks avaient crue possible, mais que les daschnaks n'avaient pas inscrite dans leur programme se révèle impossible : la rébellion du Sassoun, que les hintchaks Damadian et Boyadjian avaient préparée se solde par les massacres (70) de 1894-96. Parallèlement le parti daschnak montre une obsession croissante des problèmes qui sont connus aujourd'hui pour être ceux de la guerre révolutionnaire dans les pays du Tiers-Monde : didactique révolutionnaire, lutte armée, adulation de la violence, simplification idéologique.

L'expérience arménienne infirme le postulat marxiste selon lequel tout mouvement national a pour origine une bourgeoisie en quête d'un marché national.

La bourgeoisie arménienne, appuyée sur le Haut Clergé, pratique la "Bienfaisance Nationale" (fondation d'institutions culturelles, hospitalières, religieuses) et se montre hostile aux révolutionnaires arméniens. Classe diasporique la bourgeoisie arménienne de Constantinople, Smyrne, Trébizonde, Tiflis, Bakou, Tabriz, Ispahan, du Caire dispose des énormes marchés impériaux ottoman, russe, persan et ne s'intéresse guère au Plateau arménien situé en dehors des grandes routes commerciales modernes. Conservatrice ou libérale, mais toujours soucieuse de ménager le pouvoir, la bourgeoisie arménienne n'est pas une classe rebelle. Dans l'Empire ottoman, elle ne souhaite que des réformes. Dans l'Empire russe, elle cherche à garder et à augmenter les avantages acquis grâce au développement du capitalisme et au "boom" pétrolier. Inlassablement, dans leur presse, hintchaks et daschnaks dénoncent l'égoïsme de ces "Crésus" indifférents au sort de la nation. Qu'ils aient été amenés à utiliser le terrorisme pour leur arracher les capitaux nécessaires à la continuation de la lutte prouve assez que le mouvement révolutionnaire n'exprime pas les intérêts de la bourgeoisie mais ceux des classes populaires ruinées et opprimées comme l'avait déjà souligné Rosa Luxembourg (71). L'origine sociale des militants (intelligentsia, artisans, paysans), l'intégration du socialisme au nationalisme, la confusion du peuple et de la nation, permettent de définir le mouvement arménien comme un populisme national.

L'heure des choix (1903-1907) : lutte des classes ou lutte nationale ?

Jusqu'au début du XXème siècle, la révolution arménienne est entièrement dirigée contre l'Empire ottoman, et les Arméniens du Caucase ne montrent pas de signes de rébellion contre l'autocratie. Brusquement, le centre de gravité du mouvement va être transféré en Transcaucasie, posant le problème déchirant d'une révision des objectifs. L'étude des faits permet de dégager quatre causes : le blocage de la Question arménienne, le développement du capitalisme en Transcaucasie et les transformations sociales conséquentes, la sécularisation des Biens du Clergé arménien, la Révolution de 1905.

1°) Vers 1900, l'émancipation des Arméniens de l'Empire ottoman n'a pas progressé d'un pas. L'apathie et la démoralisation ont gagné les Arméniens du Caucase, en contraste avec leur enthousiasme du début des années 90. Les massacres de 1894-1896 ont fait 300.000 (?) victimes arméniennes et n'ont entraîné que de molles remontrances diplomatiques des Puissances. Du côté de St Petersburg,

loin de soutenir l'agitation des révolutionnaires arméniens en Asie Mineure, on les soupçonne d'être manipulés par les Anglais et l'on craint que le goût de l'autonomie ne s'empare des Arméniens et des Géorgiens de ce côté-ci de la frontière (72). Confrontés aux problèmes des responsabilités et des échecs, les partis révolutionnaires arméniens marquent le pas. L'aile réformée du Parti hintchak a encore des sections et une presse (surtout dans les colonies de la Diaspora) mais aucune activité révolutionnaire pratique dans l'Empire ottoman. Le "Centre hintchak" s'est maintenue et même a fait son nid dans la zone suburbaine et industrielle de Bakou, là où sont concentrés les ouvriers arméniens à Bibi-Heibat, Surakhan, Balakhany etc. Le Parti daschnak, depuis son dernier exploit en 1897 - le raid des fédais arméniens à Khanassor, s'est cantonné en Asie Mineure, en particulier dans le Vaspouragan et le Daron, dans des tâches d'organisation, et en Europe Occidentale dans des tâches de propagande. Dans l'Empire russe il a établi un réseau de comités à Kars, Alexandrapol, Tiflis, Erevan, Bakou, Batoum, Nor-Nakhitchévan, Moscou, mais se heurte à l'indifférence croissante des Caucasiens pour les aventures ottomanes.

2°) Depuis la fin des années 60, le capitalisme pénètre lentement en Transcaucasie. La construction des chemins de fer (lignes Bakou-Batoum, Rostov-Bakou) la tire de son isolement, permet sa mise en valeur agricole et industrielle. Entre 1898 et 1901, sous l'impulsion du grand capital international, russe et arménien Bakou est devenu le premier producteur mondial de pétrole. Le mangânèse de Chiatouri, le charbon de Tkvibuli, le cuivre du Zanguézour sont exploités par de multiples petites firmes ; l'exploitation à grande échelle, par une société française, du cuivre d'Allaverdi est exceptionnelle. Les industries de transformation se développent dans le cadre de la petite et moyenne entreprise, tabac à Sukhom, cognac à Erevan, filature et tissage de la soie en Géorgie, et plus rarement de la grande entreprise coton à Tiflis et à Bakou. Malgré, l'invasion du Caucase par les produits manufacturés russes (coton, sucre, fer, armes) l'artisanat anciennement développé et réputé pour ses armes, ses bijoux, ses vêtements, ses cuirs, subit un inégal déclin et résiste même dans certains secteurs, occupant encore dans le Kharabagh jusque 30 % de la population. (73) Le développement industriel entraîne l'apparition d'une classe ouvrière dont les attaches avec le village et l'atelier artisanal ne sont pas rompues. Elle est concentrée en quelques oasis prolétaires cernées du monde grouillant des artisans et des petits métiers. Dans les gares et les dépôts de chemin de fer où sont employés en 1908 quelque 20.000 travailleurs

du rail (74) en majorité russe. A Tiflis, promue au rang de capitale administrative, culturelle, commerciale, et industrielle, où le monde ouvrier est encore teinté des couleurs du Bazar oriental. A Bakou, dans les usines de mise en fûts pour l'exportation du pétrole. Enfin à Bakou (15.000 habitants en 1870, 214.000 en 1913) qui avec ses 178 usines et ses 48.699 ouvriers (75), en 1908, constitue le seul vrai bastion ouvrier du Caucase... Par sa composition multinationale (près de 20 nationalités), et ses stratifications où "la nationalité renforce la classe" (76) la classe ouvrière de Bakou résume tous les traits de la classe ouvrière transcaucasienne : à la fin des années 90, du haut en bas de l'échelle ouvrière il y a des ouvriers qualifiés russes (17 à 20 % de l'ensemble), des ouvriers arméniens (25 à 29 %), des manoeuvres azeris (12 à 13 %) et iraniens (19 à 21 %). (77)

Une constatation s'impose : au tournant du siècle les Arméniens constituent le contingent national le plus important des ouvriers de Bakou, et jusqu'à 1917, Bakou est le premier centre ouvrier arménien. Cette constatation appelle quelques remarques sur l'évolution de la société arménienne. La remarquable étude (78) de sociologie comparée des peuples caucasiens réalisée par le spécifiste B. Ichkhanian à partir des données du recensement de 1897 montre que, déjà à cette date, la société arménienne touchée par les effets de l'urbanisation et de l'industrialisation est nettement plus différenciée que la société géorgienne ou azérie, et qu'elle est diasporique. Constituant, par le nombre, le troisième groupe national du Caucase, soit 12 % de la population totale, les Arméniens n'ont pas vraiment de territoire : même dans le gouvernement de Erevan où sont concentrés 40 % des Arméniens du Caucase, ils ne forment que 53 % de la population, à peine plus que les Musulmans. Si 79 % des Arméniens sont encore des ruraux, 21 % d'entre eux - et ceci est le plus fort pourcentage relevé parmi les peuples du Caucase - sont des citadins groupés essentiellement à Tiflis (il y a près de 200.000 Arméniens dans le gouvernement de Tiflis), et à Bakou où vivent 52.233 Arméniens (79). Aux deux pôles de ce monde citadin, lui-même stratifié, on trouve une classe ouvrière en formation, une puissante bourgeoisie marchande et industrielle.

En effet c'est dans l'émigration et l'exil que se constitue un monde ouvrier embryonnaire. La main-d'oeuvre masculine excédentaire des villages arméniens du Kharabagh, du Zanguézour, du Lori, de l'Anatolie orientale ou de l'Azerbaïdjan iranien est drainée vers Bakou, la Terre Promise, où quelques audacieux feront fortune, mais où la majorité grossit les rangs des ouvriers du pétrole (12.000 ouvriers arméniens en 1903) (80), vers Tiflis, où les Arméniens

représentent la majorité des ouvriers du tabac, et un pourcentage important des ouvriers du cuir et du textile, vers Batoum où s'agglutinent les misérables rescapés des massacres de 1895. La seule concentration ouvrière notable, dans une province arménienne, est celle d'Allaverdi, dans le Lori : 4 à 5.000 ouvriers, en 1905, mais dont un tiers est arménien (81). Peu nombreux - 30.000 pour toute la Transcaucasie en 1910 (82) - dispersés, les ouvriers arméniens nomadisent entre leur village et l'usine, au rythme des saisons, des crises agricoles ou industrielles. L'obstacle de la langue et de la religion dresse des barrières infranchissables à leur intégration dans la classe ouvrière transcaucasienne en formation.

La bourgeoisie arménienne est une classe ancienne et économiquement puissante. Elle tire ses origines à Tiflis, mais aussi à Astrakhan et Moscou, du capitalisme marchand des hodja du XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles. (83)

Au XIX<sup>ème</sup> siècle le développement du capital arménien grâce à l'approvisionnement aux armées russes pendant les guerres caucasiennes, puis au transit du sucre et des cotonnades vers la Perse, précède l'apparition à Tiflis des premières industries arméniennes dans les secteurs du coton, du cuir et du tabac, et même d'une Banque arménienne. Mais c'est à Bakou, indissociable des industries pétrolières qu'il a contribué à créer, que s'épanouit le grand capital industriel arménien. Pionniers, puisque de 1850 à 1872, Mirzoev et Gukasov, ont presque le monopole du pétrole de Bakou, les industriels arméniens étendent leurs activités de l'extraction au raffinage, au transport, et à la commercialisation du pétrole à l'échelle internationale. Un enrichissement prodigieux récompense les entreprises de Ljanov, Gukasov, Mantasev, etc... (84).

Une tradition antique et orientale oblige ces nouveaux riches à assumer les fonctions de mécènes et de philanthropes nationaux. L'Eglise arménienne, à qui ils restent très attachés, les encourage à multiplier les oeuvres de bienfaisance, et les fondations culturelles, mais aussi à embaucher des ouvriers arméniens. Ainsi, sous prétexte de charité, le capitaliste arménien, comme par ailleurs le capitaliste musulman, exploite essentiellement les ouvriers de sa communauté. Encadrés à l'intérieur des firmes par un personnel arménien, les ouvriers arméniens perçoivent le patron, jusqu'à la crise de 1901-1903, comme un bienfaiteur, dispensateur d'emplois et de salaires. Ce vague sentiment d'une solidarité religieuse et nationale empêche l'émergence d'une conscience de classe. Il en est de même pour les ouvriers azeris, alors que pour les ouvriers géorgiens de Bakou, Tiflis, Batoum en l'absence

d'une bourgeoisie industrielle géorgienne, le patron étant toujours un étranger, et très souvent un Arménien, la conscience de classe émerge d'autant plus facilement qu'elle passe par la conscience nationale et la xénophobie. (85)

La dépression économique de 1901-1903 touche très gravement la Transcaucasie où coexistent des régions industrielles suréquipées et des régions d'économies rurales traditionnelles. Entre 1900 et 1903 des grèves économiques paralysent les cheminots, les paysans, et surtout le monde ouvrier, multinational et demi-prolétarisé, à Tiflis, Rostov sur le Don, Bakou, Batoum, et dans la province de Gourie. Sous l'influence des Comités de Tiflis, Bakou, Batoum, créés entre 1901 et 1902 par des sociaux-démocrates russes, géorgiens et arméniens, les grèves se politisent. Un fait nouveau : la participation spontanée des ouvriers arméniens de Bakou et de Tiflis à ces grèves.

Durant les années 90, les partis hintchaks et daschnaks, dont l'existence a précédé l'apparition du problème ouvrier et dont le socialisme n'a pas subi l'épreuve des faits, n'ont accordé à la question ouvrière caucasienne qu'une attention lointaine. Certes l'influence des hintchaks est aussi nette que celle des révolutionnaires géorgiens du "Messamé Dassi" (le Troisième Groupe) sur l' "Association des ouvriers arméniens révolutionnaires" (86) fondée à Tiflis en 1892, car si l'Association se donne pour but la défense des intérêts économiques et politiques de la classe ouvrière, et propose un programme inspiré de celui des cercles ouvriers de la Narodnaja Volja, elle accorde une attention particulière à la question nationale, et au sort des Arméniens de Turquie. Elle souhaite fonder une Arménie libre, "Azad Hayastan" ainsi que s'intitule son organe. Elle réussit à créer quelques groupes à Alexandrapol, Kars, Kantzak, Bakou (1894-95), avant d'être démantelée par la police en 1895.

Le "Groupe des ouvriers arméniens marxistes" (87), fondé à Tiflis, en 1898, démantelé en 1901, franchit une étape décisive en liant le sort de l'ouvrier arménien à celui du prolétariat de Transcaucasie et de Russie. Si le "Groupe" n'est qu'un groupuscule, si son organisation est encore nationale, il n'est plus isolé. Il est en contact avec des ouvriers progressistes géorgiens de Tiflis et deux de ses membres, K. Gharadjian (Archomède), ex-hintchak mais futur menchévik, et Mélikian (Dédouchka), futur bolchévik, appartiennent au cercle social-démocrate de Tiflis ; il participe à des grèves dans les manufactures de tabac et des usines de cuir et de chaussures où les Arméniens sont majoritaires. Enfin, il abandonne la ques-

tion nationale, la Question de l'Arménie turque, rendue responsable de l'isolement de l'ouvrier arménien. Dans son organe manuscrit "Banvor" (Ouvrier), le "Groupe" critique les hintchaks et les daschnaks pour leurs luttes strictement nationales et propose de renforcer le caractère international du mouvement transcaucasien.

De 1898 à 1902, c'est sur cette base internationaliste (Russes, Georgiens et Arméniens) qu'apparaissent de minuscules groupes sociaux-démocrates (88) (parfois de 2 à 3 membres) mais l'adhésion au marxisme ne concerne qu'une poignée d'intellectuels, d'étudiants rôtés et d'ouvriers arméniens. Si ces derniers (Yessalem, Dédouchka, Khoumarian) viennent des organisations ouvrières précédentes, les premiers ont un itinéraire souvent identique. Nés à la fin des années 70, ils ont aux environs de 20ans. Quelques-uns ont fréquenté une école paroissiale arménienne, ou le collège Mercéssian, et même ont adhéré de façon éphémère, à un groupe de jeunes hintchaks ou daschnaks. La fermeture des écoles arméniennes a orienté les plus jeunes vers l'école russe. C'est dans les établissements d'enseignement supérieur à Moscou, St Petersburg, Riga ou Dorpat que se fait leur initiation au mouvement révolutionnaire russe et au marxisme. Chassés de leurs établissements, pendant les troubles universitaires de 1901-1902, ils sont exilés en Transcaucasie ou y reviennent le temps des vacances.

Très actifs, quoique peu nombreux, ils montrent des qualités techniciennes au moment où se constituent les comités S.D. de Tiflis et de Bakou (1901-1902), comme convoyeurs (faire passer les matrices de l'Iskra de Tabriz à Ardabil, puis à Bakou), comme organisateurs (c'est le cas à Bakou de Bogdan Knouniantz (89) de ses frères et de sa soeur), comme imprimeurs clandestins (Dédouchka à Bakou, Kamo à Tiflis), comme hommes de main (le "légendaire" Kamo).

Au printemps 1902, l'arrivée à Tiflis d'un jeune étudiant chassé de l'Institut polytechnique de Riga, Stépan Chahoumian (90), précède de quelques mois la création de l' "Union des sociaux-démocrates arméniens". La publication de l'unique numéro du "Prolétariat" est la seule preuve concrète de l'existence de cette "Union", dont le Manifeste plutôt confus, a retenu, à l'étranger, l'attention de Lénine. Il demande qu'on lui traduise tout ce qui dans le "Prolétariat" concerne le nationalisme et le fédéralisme, et le félicite, dans l'Iskra, "pour sa façon correcte de poser la question nationale" (90).

L' "Union", organisation séparée des sociaux-démocrates arméniens, est éphémère ; elle disparaît pour se fondre, en mars 1903, dans l'Union Caucasienne du P.O.S.D.R. (91), organisation unitaire des sociaux-démocrates caucasiens où entrent les représentants des comités de Tiflis, Bakou, Batoum, des rédactions du "Brztzola" (Lutte) géorgien et du "Prolétariat" arménien. L'Union Caucasienne approuve le programme du P.O.S.D.R. proposé par l'Iskra, désigne les délégués pour le 2ème Congrès du Parti, décide de créer par le fusionnement des organes géorgien et arménien, un organe de propagande, "Prolétariat Krive" (La lutte du Prolétariat), unique, mais publié en trois éditions, géorgienne, arménienne et russe, l'absence d'édition turque étant hautement significative. Publiée dans le premier numéro (avril-mai 1903), l' "Ebauche d'un Programme de l'Union Caucasienne du P.O.S.D.R." est conforme à la conception iskriste de l'organisation et de la propagande : une organisation de parti unitaire et l'usage des langues nationales pour la diffusion de la littérature marxiste. Mais elle révèle sur la question nationale - brûlante dans ce conservatoire des peuples - une influence austro-marxiste. En proposant, comme solution la transformation de la Russie en un Etat démocratique fédéraliste sur la base de l'autonomie territoriale et du droit à la sécession, les sociaux-démocrates caucasiens pouvaient qu'ils avaient lu et su interpréter le programme de Brunn (1899). Quelques mois après, au Congrès de Londres, Plehanov et Lénine s'unissent (92) pour repousser l' "Ebauche" et son inacceptable fédéralisme.

Leurs médiocres succès auprès des ouvriers arméniens, autour desquels les daschnaks montent la garde, leur obsession du nationalisme qui divise et émiette les forces ouvrières suffiraient à expliquer les violences verbales des marxistes arméniens contre les partis hintchaks et daschnaks, dénoncés comme bourgeois.

Ils critiquent sévèrement la pauvreté de l'idéologie daschnake qui consiste à réveiller l'esprit de sacrifice de la jeunesse de Russie entraînée ainsi dans des aventures stériles et meurtrières en Turquie. En 1901, au cours d'une discussion publique, à Bakou, entre Christapor Mikaélian, représentant du Bureau Occidental daschnak, et le jeune social-démocrate Bogdan Knouniantz, sont posés les termes d'un débat qui ne variera plus. Knouniantz reproche aux daschnaks d'empêcher toute action politique des Arméniens en Russie, d'ignorer la notion de plus-value et l'exploitation du prolétariat. Christapor lui oppose la notion de "peuple prolétaire". Doublement



opprimé - comme travailleur et comme nation - le peuple arménien verse en Turquie la "plus-value de son sang".(93)

Cette trop belle réponse ne peut cacher cependant que l'unanimité ne règne plus dans les rangs des daschnaks caucasiens - surtout à Bakou - devant la montée des luttes politiques en Russie.

3°) Mais au moment où le blocage de la Question arménienne et le développement du mouvement ouvrier en Transcaucasie suscitent chez l'intelligentsia hinchake et daschnake une réflexion critique sur la nature du mouvement révolutionnaire arménien (nationalisme ou socialisme?) sur sa tactique (voie bulgare ou lutte multinationale ?), sur sa stratégie (autonomie ? indépendance ? démocratisation des Empires russe ou ottoman ?)), le décret de Confiscation des Biens du Clergé arménien (94) provoque une brusque flambée de nationalisme.

Préconisé par le gouverneur Golicyn, décidé par Plehve, ce décret en privant l'Eglise, la seule institution commune à tous les Arméniens de biens, au demeurant modestes, n'est que la dernière de toute une série de mesures qui visent clairement à étouffer la culture arménienne. Spontanément, au cours de l'été 1903, paysans, artisans, ouvriers, commerçants et intellectuels arméniens se rebellent. La résistance a d'abord l'allure de processions pacifiques et religieuses, de cortèges funéraires qui rassemblent, dans les villes et les villages arméniens des hommes, des femmes et des enfants en larmes. Puis l'émotion se transforme en colère. Les manifestations se durcissent, deviennent - chose nouvelle - hostiles à l'autocratie, se soldent par des affrontements qui font des morts et des blessés et prennent même un tour insurrectionnel à Bakou, le 2 septembre 1903 (95). Isolée par ses causes, la résistance arménienne coïncide avec la grève générale de l'été 1903. A Rostov sur le Don, mais surtout à Bakou, les grévistes arméniens sont nombreux. Surprise, la bureaucratie tsariste tend, par contraste avec le calme des musulmans, à assimiler rebelles et Arméniens. L'état d'urgence est proclamé ; des centaines d'arrestations sont opérées dans toutes les couches de la population arménienne.

Hintchaks, daschnaks et sociaux-démocrates sont, eux aussi, surpris par ce brusque réveil des Arméniens du Caucase. Création du Parti daschnak durant l'été 1903, le "Comité Central arménien d'auto-défense" (96) cherche à coordonner les mouvements populaires jusqu'alors spontanés, et en confisque la direction.

Plus qu'une tactique, l'auto-défense des communautés arméniennes devient une vocation du Parti dashnak, lui assure en Transcaucasie une audience sans précédent.

Enfin en octobre 1903, à Tiflis, l'attentat de trois jeunes hintchaks contre le prince Golitsyn, inaugure une longue série d'actions terroristes contre les fonctionnaires tsaristes et la catégorie, assez floue, des "traîtres". Dès 1904, et surtout en 1905 les terroristes daschnaks (97) supplantent les terroristes hintchaks mais ces derniers ont gagné au Parti hintchak moribond des sympathies ouvrières. Entre 1903 et 1905, les sections hintchaks s'étoffent (98) à Bakou (25 nouveaux groupes de 15 à 25 membres), à Erevan, à Alexandrapol. Ainsi dès l'automne 1903, la politique de russification a poussé les éléments populaires arméno-caucasiens vers les partis révolutionnaires nationaux dont les objectifs se trouvaient en Turquie. Pour les marxistes, cela équivaut à une catastrophe : les partis hintchaks et daschnaks utilisent le nationalisme, isolent, par leur tactique et leur stratégie, les ouvriers arméniens, obscurcissent leur conscience de classe, au moment où la lutte révolutionnaire s'engage en Russie. Les hintchaks invoquent constamment, la lutte des classes, sans réussir à résoudre les tensions qu'elle engendre dans la lutte nationale. Confrontés aux marxistes russes, géorgiens et arméniens, les daschnaks refusent la lutte des classes. Pour eux, la dispersion extrême de la nation arménienne, sa faiblesse démographique, l'inégalité des forces en présence exigent l'alliance indispensable de toutes les classes de la société pendant la phase prioritaire de l'émancipation nationale.

La Révolution russe, dont les prodromes sont visibles en Transcaucasie dès 1903, va obliger maxistes, socialistes et nationalistes arméniens à affronter directement les contradictions entre lutte des classes et lutte nationale. Le spécifisme est la première tentative de résoudre cette contradiction.

4°) Au cours de la tourmente du printemps et de l'été 1903, un deuxième groupe d'étudiants arméniens caucasiens devient social-démocrate. Ils se distinguent des marxistes du "Prolétariat" par le fait qu'ils se réclament du marxisme, parfaitement orthodoxe et un peu académique de Plehanov et de Kautsky, découvert par eux dans les universités allemandes ou suisses, et surtout par une grande sensibilisation à la question nationale. Certains sont des transfuges du Parti daschnak (Al. Roukén) d'autres, des transfuges du Parti kintchak (David Ananoun,

Sarkis Kassian), ont opéré leur glissement vers le marxisme en collaborant à "Véradznoutioun" (Renaissance), publié à Roustchouk (Bulgarie) par A. Nazarbékian. (99)

A la fois désespérés de l'impasse où se trouve la question arménienne et impressionnés par les grèves de 1903, ils n'entrent dans les comités du P.O.S.D.R. que pour les quitter aussitôt. La scission, accomplie, fin octobre 1903, aboutit à la création de l'"Organisation arménienne ouvrière sociale démocrate" (100) (O.O.A.S.D.) Les raisons invoquées sont le refus de certaines décisions du Congrès de Londres : refus du principe de centralisation du P.O.S.D.R., refus de l'autodétermination (101) (art. 9 du programme) interprété comme le droit au séparatisme, refus du programme agraire, inadapté à la Transcaucasie.

Préoccupés d'agir dans le milieu arménien, d'arracher l'ouvrier et le paysan arméniens à l'idéologie nationaliste, ils veulent organiser les ouvriers arméniens. Dans leurs Manifeste (102) ils exigent la transformation de la Russie en un "Etat démocratique fédératif" dans lequel la Transcaucasie jouirait d'une large autonomie. Enfin, invoquant les conditions spécifiques de la Transcaucasie - ce qui leur vaut d'être surnommés spécifistes par leurs rivaux - telles que mosaïque nationale, antécédance du mouvement national sur le mouvement ouvrier, clivages linguistiques et religieux dans la classe ouvrière, ils demandent que l'O.O.A.S.D. soit le seul représentant du prolétariat arménien, qu'il soit autonome pour ses affaires intérieures et exigent la restructuration du P.O.S.D.R. sur la base d'une organisation fédéraliste des partis S.D. nationaux. L'influence de l'austro-marxisme, et du Bund, dont les démêlés avec l'Iskra, avant et après le Congrès de Londres sont discutés par les Caucasiens, est évidente.

Mieux encore, au Congrès de Londres, Lénine a constamment utilisé les Caucasiens contre le Bund. L'opération a été soigneusement préparée comme le montrent la sur-représentation des trois comités caucasiens dont les délégués, deux Arméniens, B. Knouniantz (Bakou), A. Zourabov (Batoum) et un Georgien D. Topouridzé (Tiflis) ont reçu 2 voix délibératives chacun, et la sous-représentation du Bund qui s'est vu accorder 5 voix. (103) Les interventions de Knouniantz contre le Bund - que Lénine fera publier - s'appuient sur l'exemple de la Transcaucasie où existe une organisation internationale à base territoriale, menant une propagande efficace (104) en trois, et bientôt quatre langues (le turc azéri). Dès cette date tout se passe comme si Lénine considérait la

Transcaucasie, avec ses microcosmes nationaux, comme un laboratoire où expérimenter un modèle russe (par opposition au modèle autrichien) de l'internationalisme : un parti unique et centralisé, utilisant les langues locales (devenues déjà "courroies de transmission") pour la propagande et l'agitation. Qu'ils deviennent bolcheviks (Chahoumian, Kassian) ou menchéviks (Zurabov, Yerzinkian) - la rupture entre les "majoritaires" et les "minoritaires" serait intervenue à la mi-octobre 1903 (105) - les sociaux-démocrates arméniens n'auront pas d'autres conceptions.

Accusés d'être des "imitateurs de leurs maîtres juifs et autrichiens", les spécifistes ne nient pas cette influence, mais se réclament de l'exemple de la IIe Internationale, qu'ils définissent comme une Fédération de partis nationaux autonomes (106) et de celui des organisations sociales-démocrates de Lettonie, Pologne et Lithuanie. Il faut souligner, ici, non seulement le rôle des influences, mais des convergences entre les socialistes des minorités allogènes (juifs, polonais, arméniens) à la recherche d'un internationalisme réaliste s'appuyant sur une base nationale concrète : "... la lutte du prolétariat d'une nation diffère de la lutte du prolétariat d'une autre nation autant que diffèrent les expressions de leurs nationalisme". (107) Enfin, sous-jacente, perce chez les spécifistes une méfiance qui ose s'avouer envers un Parti social-démocrate unifié dont le centralisme perpétuerait la suprématie grand-russienne.

Contrairement au Bund qui fut un parti de masse, l'O.O.A.S.D. ne dépassa jamais les dimensions d'un groupuscule, se heurtant à l'hostilité du P.O.S.D.R. et du Parti daschnak; ses objectifs - organiser les ouvriers arméniens - ne furent jamais réalisés.

Aussi n'est-ce pas dans l'histoire du mouvement qui est démantelé par la police tsariste en 1908 que réside l'intérêt du spécifisme mais dans son apport à la pensée politique arménienne. L'intelligentsia spécifiste, "ces généraux sans armée" dont se moquent les bolcheviks arméniens, a été l'instrument de pénétration, de "naturalisation" du marxisme dans la société arménienne, mais non de diffusion, tout à l'opposé de la société géorgienne, les résistances y sont grandes.

Dans leur presse "Sozialist" (Le Socialiste), "Kiank" (Vie), "Tzaïn" (Voix) (108), et dans leur littérature, les spécifistes, en forgeant des néologismes arméniens, introduisent le vocabulaire économique et

politique marxiste. Dans leurs essais, dédiés aux problèmes arméniens (histoire, société, littérature, relations internationales), ils utilisent (et c'est là leur originalité) la méthode du matérialisme dialectique. Enfin ils cherchent leurs modèles du côté du marxisme allemand et autrichien plutôt que du marxisme russe.

Accusés de nationalisme par les sociaux-démocrates arméniens, les spécifistes n'inclinent pas eux-mêmes à la tolérance et sont obsédés par le nationalisme du Parti daschnak "abruti par l'illusion de pouvoir résoudre la question de l'Arménie turque en utilisant la foi naïve du prolétariat caucasien dont il est le pire ennemi (109)". Pour résoudre la contradiction entre classe et nation, il faut une organisation ouvrière nationale qui est le seul moyen, dans un état multinational, de toucher efficacement le prolétariat de chaque nation. Enfin l'O.O.A.S.D., étant une organisation du prolétariat arménien de Russie, déclare ne pas avoir vocation à résoudre la Question Arménienne - Question internationale - dont la solution doit être trouvée par les Arméniens de Turquie eux-mêmes !

Il est difficile, tant l'historiographie soviétique a brouillé les pistes, d'évaluer l'influence réelle des sociaux-démocrates de l'Union Caucasienne du P.O.S.D.R. auprès des ouvriers arméniens. Si l'on en juge par le nombre des titres de la presse bolchevique de langue arménienne, et par le nombre de numéros publiés (au total 112 numéros de 1902 à 1914) (110), cette influence est compable à celle des spécifistes. Mais là doivent s'arrêter les comparaisons. Les Sociaux-démocrates n'ont évidemment pas d'organisation séparée. Ils ne s'adressent pas aux ouvriers arméniens en particulier, mais au prolétariat transcaucasien en général.

Ils agissent avec les Sociaux-démocrates russes, géorgiens, plus rarement azeris, au niveau d'une usine, d'une ville ou d'une région, et s'ils insistent sur la nécessité de développer une littérature marxiste dans les langues nationales caucasiennes, c'est afin de se faire mieux comprendre. Certes, ils écrivent et publient en arménien, mais moins que les spécifistes, et ils usent autant, sinon plus du russe qui tend à devenir dans leur bouche ou sous leur plume, la langue de l'internationalisme prolétarien en Transcaucasie.

Sortis, avec les bolchéviks, du giron de l'Union des S.D. Arméniens", les menchéviks resteront toujours une infime minorité d'intellectuels - Kévork Gharadjian (Archomède), Aramaïs Mnatzaganian, Archak Zourabov

(fondateur du seul quotidien menchevik de langue arménienne "Hossank", et député S.D. de Tiflis à la 2ème Douma en 1906) - en marge de la société arménienne, même à Tiflis, à la fois capitale des Arméniens et bastion du menchévisme. C'est que, derrière le langage de l'internationalisme le plus intransigeant, le menchévisme tend à devenir de plus en plus, en Transcaucasie, un parti géorgien, qui réactive les rivalités nationales.

Le bolchéviks arméniens - un petit noyau d'intellectuels et d'ouvriers - Souren Spandarian, Mélik Mélikian, Assadour Kakhoyan etc. (111) sont dominés par la figure de Stépan Chahoumian (1878-1918). Cet étudiant râté (il a été chassé de l'Institut Polytechnique de Riga, il abandonne ses études à l'Université de Berlin) est devenu en 1904, année où il publie la première édition arménienne du Manifeste du Parti Communiste (112) un révolutionnaire professionnel et un léniniste inconditionnel. Après 1905, il milite presque exclusivement en Transcaucasie, où, comme un certain nombre d'autres Caucasiens, Staline, Ordjonikidzé, Enoukidzé, etc. il devient le type même du révolutionnaire de l'intérieur, organisateur et propagandiste.

Les bolcheviks, qui ont une pratique plus internationaliste que les mencheviks, attirent autour d'un noyau russe les sociaux démocrates des autres minorités nationales, sont influents entre 1905-1907 dans les régions de grande industrie et de prolétariat multinational (Bakou, Allaverdi), dans les gares et les casernes où domine l'élément russe (Alexandrapol, Kars, Erevan). Si leurs succès sont médiocres dans les provinces arméniennes (Kharabagh, Zanguézour, Erevan), grâce à Chahoumian qui connaît bien la région et ses hommes, leur influence sera durable dans le Bortchalou.

Une lutte sévère pour la conquête et la domination des comités S.D. caucasiens oppose bolchéviks et menchéviks jusqu'en 1912. Mais les uns et les autres s'unissent pour lutter contre le nationalisme qu'ils subordonnent toujours à la lutte de classe. Cela est particulièrement net à l'intérieur de la société arménienne.

Les articles de "Kaïtz" (Etincelle) (113), premier organe légal de la social-démocratie arménienne (47 numéros d'avril-août 1906), où les bolchéviks et les menchéviks arméniens sont encore indifférenciés, les premiers essais sur la question nationale de Staline et de Chahoumian (114) reprennent contre les spécifistes les argumentations utilisées contre le Bund. Il n'existe pas de

spécificité nationale exigeant une organisation autonome de la classe ouvrière arménienne ; celle-ci trouvera la solution de ses problèmes dans la lutte menée avec et sous la direction du prolétariat russe ; tout système d'organisation fédéraliste du P.O.S.D.R. signifierait nationalisme et séparatisme. Contre les daschnaks, on brandit l'accusation, désormais rituelle, de "nationalisme bourgeois".

Toutefois les S.D. arméniens ne peuvent se débarrasser, par cette argumentation, de la question arménienne. "Prolétariati Krive", l'organe de l'Union Caucasienne publie en 1903, une lettre d'Engels datée de 1894. Ne niant pas l'existence d'une Question arménienne, mais craignant qu'elle ne serve l'expansion tatariste en Asie Mineure, Engels écrit que le sort des populations opprimées d'Asie Mineure doit être lié à la chute de l'autocratie (115). Telle sera, jusqu'en 1917, la théorie des bolchéviks arméniens.

Quant à la Question nationale, en Transcaucasie, comme en Russie, elle ne sera résolue, pour Chahoumian, que par une solution radicale de la question sociale. Proposant une interprétation dialectique du droit à l'autodétermination inscrit dans le programme du P.O.S.D.R., condamnant sans appel le fédéralisme (il dresse des barrières entre les prolétaires, il les divise) il préconise la transformation de l'Empire russe en un Etat démocratique, combinant la centralisme politique et l'autonomie administrative (116).

A partir de 1903, secoués par la vague des grèves qui déferlent sur la Transcaucasie, confrontés au mouvement ouvrier et à la montée du nationalisme, fustigés par la critique marxiste, pressentant l'approche d'une révolution russe, les partis hintchaks et daschnaks sont acculés à une révision tactique et stratégique.

Une fois de plus, ce sont les hintchaks caucasiens qui les premiers se montrent sensibles à la "Nouvelle Parole" (Novoe Slovo), à la "Nouvelle Action" (libérer la classe ouvrière arménienne) par opposition à l' "Ancienne" et "Sainte Action" (libérer la nation arménienne.)

Un Congrès (le 3ème), à Londres, (sept. 1901 - mars 1902) a, théoriquement, reconstitué sur les débris du Centre hintchak et du Parti Vêrakazmial, un Parti hintchakian unifié, un Centre unifié, et a nommé un Comité Exécutif Provisoire. Mais malgré l'appel à la "totale fraternité des révolutionnaires arméniens", les deux

fractions ont conservé leur programme respectif, et ne se sont momentanément unies que contre A. Nazarbékian. En fait, les luttes fractionnelles s'aiguisent au point d'aboutir à une série d'attentats fratricides aux E.U., à Londres, dans les Balkans et au Caucase, avant, pendant, et après le 4e Congrès qui se tient, à Londres, en septembre 1903. C'est entre ce 4e et le 5e Congrès, tenu à Paris en septembre 1905, que se développe la controverse sur la nécessité d'une révision, sur des bases réellement socialistes et marxistes, de la stratégie du Parti hintchak (117).

Menée par A. Nazarbékian, R. Khan Azad, S. Kassian, Krikor Vartanian, Ahriman, etc..., tous caucasiens, l'aile gauche fait campagne dans "Véradznoutioun", puis "Abaka" (Avenir) (118), organes voués à l'analyse des problèmes du socialisme dans la vie arménienne. Elle met l'accent sur le rôle téléologique des ouvriers arméniens et démontre que l'émancipation arménienne passe par une révolution panrusse, ce qui est la thèse bolchévique. Mais elle propose la lutte sur deux fronts, et pour cela, une nouvelle partition du Parti qui ne peut mener une action révolutionnaire à la fois au Caucase et dans l'Empire ottoman. 1) au Caucase et en Russie le Parti S.D. hintchakian entrerait dans le P.O.S.D.R. 2) Dans l'Empire ottoman, il existerait comme parti autonome sur la seule base d'un programme de libération des Arméniens de Turquie.

Après des discussions dramatiques, le 5e Congrès repousse les propositions de l'intelligentsia caucasienne - se débarrasser de la Question arménienne, et concentrer tous les efforts dans l'Empire russe -, réaffirme l'unité du Parti en décidant d'avoir "au Caucase une activité révolutionnaire prolétarienne, et de lutter en Turquie pour établir une démocratie politique sur les principes marxistes". Mais la victoire des partisans de "l'Ancien Serment" menés par un Arménien de Turquie, Sabah Kulian, ne peut empêcher une nouvelle rupture.

Rentrés au Caucase, les "nazarbékistes" refusent les décisions du Congrès et décident de fusionner avec le P.O.S.D.R. Les uns, tels Nazarbékian, R. Kahn Azad, suivent les conseils de Martov (accepter le programme du P.O.S.D.R., n'adhérer à aucune fraction et attendre l'unification des bolcheviks et des menchéviks) (119). D'autres adhèrent seuls, ou entraînent des sections entières (Erevan, Bakou) vers les bolchéviks, disloquant les organisations ouvrières hintchaks qui s'étaient montrées très combatives durant la fameuse grève de Bakou, en décembre 1904. Démoralisés, les hintchaks caucasiens survivent dans quelques sections moribondes. La crise révolutionnaire mettant brutalement à nu les contradictions entre le mouve-



ment ouvrier russe et la question arménienne, a fait passer entre les mains des Arméniens de Turquie la direction du Parti hintchak, qui - sans renoncer au discours socialiste - se centre sur les Etats-Unis, l'Egypte et l'Empire ottoman, mais reste sans prise sur les événements jusqu'à la Révolution Jeune Turquie.

Au début du XXème siècle, le Parti daschnak est entièrement absorbé par les problèmes d'organisation - sans lutte des classes et sans socialisme - des Arméniens des Empires ottoman, russe, persan et de la Diaspora, et par les problèmes de propagande auprès des partis socialistes de l'Internationale.

Dans l'Empire russe, il a mis en place des structures, y compris dans le monde ouvrier arménien, mais n'a pas d'activité délictuelle orientée contre l'autocratie. On ne peut, en effet, considérer comme telles les actions du groupe "Potorik" (Tempête) (120), crée à Philibè (Bulgarie) en 1901). Chargé de remplir les caisses du parti, il prélève sur la bourgeoisie arménienne caucasienne "l'impôt pour la libération de la Patrie", sous peine de mort ("terrorisme économique interne").

C'est la politique tsariste qui, en provoquant la résistance unanime des Arméniens, réactive le Parti daschnak, le pousse à une tactique défensive (Comité central d'auto-défense), puis à la lutte offensive, contre le gouvernement russe, mais non sans hésitations, comme le prouve le comportement d'un groupe de fedaïs caucasiens envoyés au secours du Sassoun encerclé par l'armée turque, et qui, surpris sur la frontière à Olti, se laissent massacrer par les cosaques russes sans tirer sur eux (été 1904) (121).

Cette période (été 1903 - été 1905) est essentielle dans l'histoire du Parti daschnak. Son centre de gravité se déplace en Transcaucasie, où son influence s'étend avec rapidité sur l'ensemble des Arméniens. Ses rangs se gonflent, tandis que chez ses militants progresse l'idée que le Parti lutte non pour la seule libération des Arméniens de Turquie, mais pour celle de toute la nation. Le 3ème Congrès Daschnak, qui se tient à Sofia (février-mars 1904) marque ce tournant (122). Il renforce l'exécutif (Conseil de la F.R.A.), accorde encore la priorité aux actions dans l'Empire ottoman (organiser la Cilicie, exécuter le Sultan Abd-ul-Hamid) (123), mais décide "d'assumer l'autodéfense de l'élément arméno-caucasien" par la propagande, la terreur, les manifestations et la résistance armée, il autorise les ouvriers daschnaks à participer aux grèves, mais les ligote par le contrôle

qu'il entend exercer sur eux.

Au cours de l'année 1904, le parti passe au terrorisme contre les "traîtres" et la bureaucratie, boycotte l'administration russe, en créant dans les régions arméniennes des écoles, des tribunaux, et jusqu'à des prisons (Kars). Il sort, enfin, de son isolement politique en Russie et participe en novembre 1904 à la Conférence qui réunit, à Paris, 9 mouvements (libéraux, S.R., P.P.S., fédéralistes géorgiens...) et dont les décisions (renverser le régime autocratique, auto-détermination des nations) sont approuvées par le 4ème Congrès daschnak des rayons (déc. 1904) (124). Ce même congrès enregistre les progrès du Parti au Caucase : 121 groupes à Kars, 265 à Bakou et ses environs, 161 à Alexandrapol, 82 à Batoum, 24 à Chouchi, 240 dans les villages du Kharabah, 30 à Tiflis, 2 à Erevan, 31 dans le Caucase septentrional (125). Ce tableau impressionnant montre que le Parti daschnak est devenu une organisation nationale et populaire : ouvriers de Bakou, paysans du Kharabagh, petite bourgeoisie de Tiflis (forteresse de la bourgeoisie libérale ou conservatrice arménienne). Une exception pose un problème : le cas de Erevan.

La révolution de 1905 installe en Transcaucasie un climat de rare violence : insurrections paysannes, grèves et insurrections ouvrières, grèves des cheminots, employés, artisans, et collégiens, mêlent leurs ondes successives. Jusqu'à la fin de l'année 1907, les autorités sont impuissantes devant les attentats, les expropriations, les enlèvements et le banditisme. La révolte des nationalités donne à ce tableau la vigueur de son style, mais se complique très vite du problème des rapports entre les nationalités elles-mêmes.

Dès le mois de février 1905, quelques jours après le Dimanche Rouge, éclate à Bakou, entre Turcs Azeris et Arméniens un véritable conflit qui s'étend dans les villes et villages de la Transcaucasie orientale et centrale, là où les deux ethnies cohabitent (126). Cette "guerre arméno-tatare" commencée comme un pogrom d'Arméniens, surprend tous les révolutionnaires qui l'interprètent, sans exception, comme une opération de diversion lancée par l'autocratie contre l'armée multinationale du prolétariat caucasien. En quelques semaines, capitalistes, ouvriers et paysans arméniens sont également menacés par la population musulmane, dans leurs personnes et leurs biens. Inspiré peut-être par l'exemple du Bund, organisant en 1902 des unités d'auto-défense, inspiré sûrement par le mouvement fédaï, le Parti daschnak s'engloutit dans les

tâches d'auto-défense de la communauté arménienne. Au nom de la solidarité nationale, et de la résistance armée, il impose des cotisations aux riches et aux pauvres, constitue des unités mobiles, encadrées par des fédais qui refluent de Turquie ou par des militants locaux (Nikol Douman, Vartan, Gulghandanian, Dro, Hamazasp, Khetcho, Sako, Arakel, Mourad, Avo, Kéri etc...), vole au secours des quartiers menacés, met au point une technique de guérilla urbaine, entraîne des escouades de terroristes (exécution du gouverneur général Nakachidzé) voit affluer les fonds et les hommes (127). Devenu en quelques mois, parti hégémonique dans la communauté arménienne du Caucase, il s'impose à elle comme un arbitre autoritaire.

Mais à l'armement des Arméniens, va faire suite l'armement des Musulmans. Dans un cycle de représailles et de contre-représailles atroces (128), la guerre arméno-tatare dure jusqu'au printemps 1906, détournant, selon les S.D., les Arméniens et les Tatares de leurs tâches révolutionnaires.

Se retournant contre le Parti daschnak, les spécifistes, les S.D. géorgiens et arméniens, lui reprochent pêle-mêle, d'être manipulé par la bureaucratie russe, d'attiser les haines raciales et religieuses, d'étouffer la conscience de classe sous le nationalisme et le racisme, de briser l'unité du mouvement révolutionnaire caucasien, de remplir ses caisses, en défendant les puits de pétrole et les usines de la bourgeoisie arménienne.

Les bolcheviks arméniens, relativement nombreux dans le Comité de Bakou, soucieux de gagner l'important prolétariat musulman de cette ville, condamnent totalement l'auto-défense, et préconisant l'union fraternelle des prolétaires turcs et arméniens, créent le Koc-Devet (122) (Appel) organe bilingue (arménien-turc) de la section arménienne du Comité de Bakou et du Hümmet (mai-juillet 1906).

Les spécifistes voyant dans le gigantesque incendie des puits de pétrole arméniens (août 1905) un acte qui prive le prolétariat arménien de son outil de travail, souhaitent briser le monopole militaire daschnak, en armant les ouvriers arméniens (130).

En juin 1905, le "Projet Caucasien" (Kavkazian Nakhakits) (131) est la réponse à ces critiques, aux succès S.D. à Bakou et à Tiflis, et aux tensions internes qui tiraillent le Parti daschnak. Oeuvre du "Conseil de la F.R.A.", précédé d'un préambule bavard ("méli-mélo

marxiste et S.R.") (132), le Projet trace une nouvelle ligne d'action au Caucase. Le Dashnaktzoutioun se définit lui-même comme un "parti populaire", défendant "le point de vue, et les intérêts politiques et économiques de la masse des travailleurs", déclare lutter contre l'autocratie dans le mouvement pan-russe, reconnaît la lutte des classes et la nécessité de prolonger par une révolution socialiste la révolution politique. Il exige la transformation de la Transcaucasie en une république fédérative démocratique sur la base de la plus large autonomie locale et un ensemble de mesures allant de la journée de 8 heures à la collectivisation progressive des terres. Par la nouveauté de son contenu socialiste, le Projet fait l'effet d'une bombe : il est âprement discuté, critiqué ou loué, mais il reste lettre morte.

L'intensification de la Guerre armeno-tatare à Bakou, et la défense de la communauté arménienne mobilisent les forces daschnaks. Mettant à profit l'état d'anarchie générale au Caucase, le Parti devient une sorte "d'état national" disposant de son armée, de sa police, de ses tribunaux, de ses arsenaux et de son trésor de guerre : ses adversaires auront beau jeu de dénoncer le développement de cet "appareil répressif".

Cependant dès la fin de 1905 les difficultés apparaissent. La grande bourgeoisie arménienne que la peur avait jeté dans les bras des daschnaks (elle fait protéger sa vie et ses biens et en contre-partie alimente les caisses du parti), rassurée par la restitution des Biens du Clergé arménien, et par le Manifeste d'Octobre, adopte une attitude franchement hostile à leur égard. Les libéraux arméniens, dont certains gagnent les rangs du Parti K.D., prennent leur distance vis-à-vis d'un parti dont les objectifs et les méthodes lui répugnent : "Mschak", "Mourdj (Marteau) (133) deviennent nettement anti-daschnaks à partir de 1907. La militarisation du Parti a créé une couche de "militaires du Parti", hostile au socialisme et indisciplinée. Le gonflement du parti et ses transformations sociologiques (entrée massive des classes moyennes) amènent certains militants à s'interroger sur sa nature. Le Dashnaktzoutioun est-il un parti national ou un parti révolutionnaire de classe ? Son objectif est-il de libérer les Arméniens de Turquie ou de diriger, partout la société arménienne ? Quelle doit-être sa tactique vis-à-vis du mouvement révolutionnaire caucasien et panrusse ? Quelle tactique doit-il adopter pour aboutir à la libération des Arméniens de Turquie ?

Autour de ces questions, se dessine au printemps 1906 une double opposition intérieure. A droite celle des

"Mihranagans", à gauche celle des "Jeunes Daschnaks".

Les "Mihranagans" (134) qui s'appuient sur les fédais, et qui ont de nombreuses sympathies en Turquie, refusent, le danger tatar diparu, l'engagement dans les affaires caucasiennes, le socialisme, et veulent ramener le parti à ses seuls objectifs ottomans. Compromise par le soutien que lui apporte la bourgeoisie caucasienne, désireuse, elle, de voir retourner les daschnaks en Asie Mineure, l'opposition mihranagane est rapidement liquidée.

Les "Jeunes Daschnaks" (135), une petite minorité d'intellectuels socialistes caucasiens n'acceptent pas que le Parti s'identifie à la Nation, et que dans ses rangs militent côte à côte exploités et exploités". Leur théoricien A. Mravian (Arsène Amirian)(136), futur commissaire bolchevik à Bakou en 1918, critique la tactique daschnake. Le Parti doit transférer l'essentiel de ses forces au Caucase, épurer ses rangs des éléments opportunistes, chercher l'alliance des partis révolutionnaires russes, car la ... "Révolution russe triomphante va avoir la même influence sur le destin des pays voisins, y compris la Turquie et la Perse, que la Révolution française... la libération de l'Arménie turque passera..." par celle de la Russie. Lévon Atabékian (137) (Richard) démontre par le biais du socialisme - qui reste une utopie en Arménie turque - l'impossibilité de lier les deux causes, celle des Arméniens de Turquie et celle des Arméniens de Russie. Les "Jeunes Daschnaks" font scission, se "séparent", dans le déchirement, pour militer chez les S.R., plus rarement chez les S.D., mais les discussions qu'ils ont suscitées obligent le Parti à une révision de sa tactique et de sa stratégie.

Le 4ème Congrès de Vienne (138) (février-mai 1907), un des plus importants de l'histoire du Parti daschnak tranche les contradictions et sauvegarde son unité. Il adopte un programme socialiste, mais privilégie les problèmes nationaux en soulignant la complexité de la lutte des classes dans les pays où, existent nation dominante et minorités opprimées ; il insiste sur la lutte des travailleurs des nations opprimées pour leur culture nationale, indispensable instrument de leur progrès, et affirme la survivance des nations dans la société socialiste future.

Le nouveau programme, inspiré du programme S.R. mais sur une base dualiste, propose des objectifs différenciés. Pour l'Arménie turque, la démocratie politique fondée sur l'autonomie locale et des liens fédératifs au sein de l'Empire ottoman. Pour l'Arménie russe, une république démocratique transcaucasienne impliquant une large

autonomie locale, intégrée à une République fédérée russe. Les revendications communes portent sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les milices populaires, la socialisation de la terre, la nationalisation des mines, l'impôt sur le revenu, le développement des coopératives, le contrôle ouvrier, la journée de 8 heures.

Sommé de choisir, entre l'ouvrier caucasien et le paysan anatolien, le Parti daschnak montre en 1907, une grande capacité d'adaptation. Mais elle ne doit pas faire oublier que le double programme avoue implicitement l'échec de la "voie bulgare", et renonce à une réunification possible des Arméniens. Enfin, la même année 1907, le Parti daschnak adopte avec les S.R., le S.E.R.P. juif, les socialistes fédéralistes géorgiens, etc., le principe de l'autonomie culturelle extra-territoriale (139). Il reçoit sa consécration de parti socialiste - malgré la violente hostilité des S.D. caucasiens, en adhérant à la IIIe Internationale au Congrès de Stuttgart (140).

Cette consécration socialiste couronne les efforts des daschnaks caucasiens - en particulier ceux de Mikaël Varandian (141) - qui ont cherché depuis 1900 à utiliser l'Internationale comme une tribune pour la question arménienne, et ont alerté le B.S.I., en 1905, sur le "second Kichinev" qui se déroule à Bakou (142). Elle n'enlève pas aux marxistes arméniens, géorgiens et russes la conviction que les daschnaks ont instrumentalisé le socialisme à des fins purement nationalistes. Quant aux S.R. dont le programme et la tactique ont inspiré le Programme daschnak de 1907, ils afficheront toujours un scepticisme méprisant vis-à-vis du socialisme de leurs partenaires. En définitive, si les daschnaks trouvent appui auprès de certains démocrates et socialistes de l'Europe Occidentale, ils ne désarment pas l'hostilité des S.D. caucasiens.

Il faut remarquer la véritable surenchère socialiste (143) à laquelle se livrent tous les partis révolutionnaires en cette phase ascendante des mouvements nationaux transcaucasiens. Le développement dans les étapes du mouvement national (144) géorgien d'un menchévisme intransigeant, "intolérant", qui porte la marque de l'idéologie - cette tare du socialisme scientifique - est à rapprocher du fait que, parmi les sociétés transcaucasiennes, la société géorgienne est la plus rurale, la plus "féodale", la moins touchée par les transformations industrielles et urbaines. Or, le socialisme daschnak n'est ni marxiste, ni scientifique, ni idéologique. Les articles, brochures et ouvrages des théoriciens daschnaks M. Varandian, Yéghiché Toptchian, Chakhatouni, Rouben Tarpinian, Karékine Khajak, Rostom, Zartarian, Yervant Frenkian, etc. ainsi que le choix des textes socialistes traduits et publiés par les daschnaks révèlent un très grand éclectisme. Le socialisme daschnak est une doctrine composite où coexistent un vieux fond de populisme russe (Mikhaïlovski) et de socialisme prémarxiste italien (Mazzini, Garibaldi) mêlé à quelques éléments tirés de Marx et de ses épigones allemands orthodoxes (Kantsky) ou révisionnistes (Bernstein).

Enfin, après 1907, le socialisme dashnak se modèle, de plus en plus, sur le socialisme jauréssien, doctrine idéaliste et généreuse, aspirant à la justice, à la démocratie et aux libertés respectueuses des nations et des patries et qui achève de convaincre les dashnaks que le socialisme est un moyen de défense contre l'oppression nationale plus qu'une phase nécessaire du développement économique.

En quelques années, de 1902 à 1907, dans le microcosme des Arméniens du Caucase - dont la stratification sociale est relativement poussée, alors qu'elle est à peine esquissée chez les Arméniens de l'Empire ottoman - la politique de russification, le mouvement ouvrier, la Révolution de 1905 ont mis à jour les contradictions entre lutte des classes au Caucase et luttes d'émancipation nationale dans l'Empire ottoman, ont secoué les partis révolutionnaires panarméniens, hintchak et dashnak, et exigé d'eux des réponses claires.

Elles ont poussé une partie de la jeunesse arménienne, idéologisée par les relais de la culture russe, à militer dans une des grandes organisations révolutionnaires panrusses S.D. ou S.R. Chez tous elles ont suscité la recherche de "voies nouvelles" (145) pour trouver la solution de l'obsédant problème national. Hintchaks, dashnaks, bolchéviks, menchéviks, spécifistes et S.R. arméniens ont donné toutes les réponses que permettaient la combinaison et la hiérarchisation des concepts de classe et de nation (catégorie éphémère pour les marxistes mais catégorie éternelle pour les dashnaks).

Il reste à faire plusieurs constatations. Les luttes révolutionnaires et les luttes partisans durant les campagnes électorales pour les trois premières Doumas ont fait apparaître au Caucase, une classe politique arménienne, d'où sortiront les cadres de la République d'Arménie (1918-1920) et ceux de l'Arménie soviétique durant les années 20.

Le parti dashnak dont le socialisme est le moins radical et dont le nationalisme est le plus marqué, barre la route au marxisme et tend à devenir un parti hégémonique chez les Arméniens au moment où le menchévisme connaît le même destin chez les Géorgiens. A partir de 1912, le parti Musavat (Egalité), dont les dirigeants se tournent vers une Turquie rénovée par la Révolution Jeune-Turque, tend à s'imposer chez les Azeris.

Le développement politique divergent des trois mouvements nationaux transcaucasiens, dont aucun cependant n'est séparatiste, attise les rivalités nationales. Parce que la géographie les a placés au centre de la Transcaucasie, parce que l'histoire les a dispersés au sein des populations géorgiennes et azeris, parce que les couches

citadines arméniennes sont concentrées à Tiflis et à Bakou, les Arméniens font contre eux l'unanimité de leurs voisins.

L'hostilité nationale géorgienne se cache derrière les rivalités socialistes menchéviques/dashnakes. La guerre arméno-tatare joue un rôle catalyseur dans le sentiment national azéri qui, de Chouchi à Bakou, se développe autant, sinon plus, contre les Arméniens que contre les Russes. En effet, dans ce milieu transcaucasien où existent une ségrégation religieuse et culturelle (Musulmans/Chrétiens) et des préjugés réciproques fondés sur des siècles de domination musulmane, le rythme rapide du développement social des Arméniens a créé les conditions qui renforcent à leur égard les attitudes négatives des Musulmans : concentration visible dans certains secteurs de la société environnante (industrie, finances, commerce), mobilité sociale ascendante plus rapide, attirance envers les courants idéologiques extrémistes.

#### "Réaction stolyпинienne" et Révolutions en Orient (1908-1912)

A partir de 1908, manifestes dans toutes les régions de l'Empire, le reflux révolutionnaire et le recul de la vie politique sont encore plus accentués dans la Transcaucasie où l'ordre est enfin rétabli. Mais alors que l'industrie russe connaît une croissance rapide, l'industrie pétrolière de Bakou ne retrouve plus la place prééminente qu'elle occupait dans le monde au début du siècle. A Bakou, la chute de la courbe des grèves, de juin 1908 à juillet 1913, la désertion par les ouvriers du pétrole des deux grands syndicats dont menchéviks, bolchéviks et même dashnaks s'étaient disputés le contrôle, sont autant de preuves de la régression du mouvement ouvrier (146).

Marquée par une sévère répression (exécutions, arrestations, déportations), la "réaction stolyпинienne" touche, au Caucase, tous les partis révolutionnaires sans distinction de nationalité. Les petites organisations qui n'ont ni les militants, ni les moyens, ni la presse des grands partis sont démantelées. L'Organisation spécifiste arménienne disparaît (147) ; quelques comités hintchaks survivent de Batoum à Bakou. Les menchéviks et les S.R. arméniens vivent des heures crépusculaires à Tiflis et à Bakou. Ceux des bolchéviks qui n'ont pas été arrêtés se sont repliés sur Bakou. Les efforts conjugués de Chahoumian, Spandarian, Staline, etc. en font un des rares bastions léninistes de ces années là, mais la presse sociale démocrate de langue arménienne, quelle que soit sa tendance, disparaît presque totalement (148).

Le parti dashnak, dont la structure internationale (elle épouse la structure d'une Diaspora qui s'étire déjà de la Perse aux Etats-Unis), dont les actions terro-



ristes et défensistes ont amené la bureaucratie tsariste à surestimer la puissance en hommes, en argent, en armes et en influence, est sévèrement poursuivi.

Trop compromis, certains militants et responsables doivent s'enfuir. L'arrestation de centaines d'autres est l'occasion d'un gigantesque procès (149) dont l'instruction, à St-Petersbourg, dure plusieurs années et aboutit à un dossier de près de 20 000 pages. Au début de 1912, les 55 accusés récoltent des peines modérées, moins à cause du talent de certains de leurs avocats, tels Kérenski et Milioukov, que parce que le gouvernement tsariste cherche à se concilier l'opinion publique arménienne au moment où sa diplomatie **devient** active dans l'Empire ottoman. De 1908 à 1912, le nombre des militants caucasiens du Parti daschnak, diminué par les épurations et la crise de 1906-1907, diminue encore, mais ses organisations subsistent dans une semi-clandestinité. Le Parti n'a plus d'activités révolutionnaires en Transcaucasie, mais il développe ses activités culturelles, s'attache une partie des intellectuels, et réussit à conserver, à Tiflis, un quotidien légal "Horizon" (150) qui par son tirage (10 à 11 000 exemplaires) et sa qualité se pose en rival de "Mschak". Ainsi il conserve son emprise sur les couches populaires et moyennes de la société arménocaucasienne dont il forge la conscience nationale unitaire et dont il oriente de nouveau les intérêts vers les Arméniens de Turquie, à l'heure où le socialisme subit une éclipse en Russie.

En effet, depuis l'été 1908, le centre de gravité du mouvement arménien et en particulier du Parti daschnak s'est déplacé du Caucase vers l'Empire ottoman et l'Empire perse. La "réaction stolypiniennne" qui a contraint à l'inactivité ou à la fuite les militants caucasiens azéris, géorgiens et arméniens coïncide avec les révolutions orientales qui leur ouvrent un nouveau champ d'action : révolte de Tabriz et deuxième vague révolutionnaire du mouvement constitutionnel Persan (juin 1908), Révolution Jeune-Turque et rétablissement de la constitution ottomane (juillet 1908).

De 1908 à 1912, ce chapitre de l'histoire du mouvement révolutionnaire arménien et dans lequel les Arméniens du Caucase - accourus à Constantinople, Van, Erzeroum, Tabriz, Recht, Téhéran - S.D., hintchaks et daschnaks, isolés ou organisés, jouent un rôle important, est trop riche et trop complexe pour être développé ici. Mais il faut évoquer les grandes lignes du changement tactique et stratégique du Parti daschnak qui par l'importance de son organisation dans l'Empire ottoman et dans l'Azerbaïdjan iranien - organisé en base révolutionnaire pour le mouvement fédéral depuis les années 90 du XIXe siècle - domine tous ses rivaux (151).

Tirant les leçons du blocage de la question arménienne, de l'expérience révolutionnaire russe, des critiques portées par les spécifistes et les Jeunes-Daschnaks contre la stérilité de la "voie bulgare" (152) enregistrant la chute de la démographie arménienne dans les vilayets anatoliens, attentifs enfin au réveil des peuples musulmans (émeutes de marché à Van, Erzeroum, Kastémoni, etc. en 1906 (153), mouvement des "andjoumans" (154) en Perse) les daschnaks se persuadent que le despotisme ottoman ne peut être abattu que par l'action solidaire de tous les peuples de l'Empire. Ils cherchent désormais, l'alliance des réformistes et des révolutionnaires musulmans turcs, azeris, persans, pour démocratiser et moderniser les vieux états orientaux. Enfin opprimés par des empires despotiques, eux-mêmes victimes de l'impérialisme économique et même politique des Puissances occidentales, les Arméniens découvrent les tensions entre capitalisme et sociétés traditionnelles, entre impérialisme et <sup>les</sup> résistances à l'impérialisme que sont le mouvement constitutionnel Persan et le mouvement Jeune-Turc.

Le socialisme dont ils sont, à des degrés divers, les agents précoces en Orient leur permet de résoudre, tout au moins en théorie, les contradictions entre les exigences des nationalismes musulmans (indépendance, progrès économiques et culturels) et leurs aspects réactionnaires (xénophobie, refus des valeurs occidentales, intégrisme islamique) et de postuler pour une coexistence démocratique et pacifique de tous les peuples d'Orient.

Préparée par le double Programme du Congrès de Vienne (1907), cette nouvelle politique est consacrée par le "Congrès des Partis d'Opposition de l'Empire Ottoman" (155) organisé à Paris en décembre 1907, à l'initiative du Parti daschnak et de son représentant, le caucasien Aknouni. En juillet 1908, de Constantinople à Mouch et à Van, les daschnaks apparaissent au grand jour comme les alliés du Comité Union et Progrès et déposent les armes. De 1908 à 1912, malgré la profonde fêlure provoquée par les massacres d'Adana (mars-avril 1909) et les critiques de plus en plus sévères que leur arrache la politique de turquification, de centralisation et l'absence de réelles réformes (agraires, administratives et judiciaires) en Anatolie, ils restent fidèles à la ligne de l'ottomanisme, mais conservent la forme spécifiquement nationale de leur organisation (156).

En Perse, les Caucasiens de toutes les organisations arméniennes volent au secours des patriotes azeris et persans et leur apportent une contribution théorique ou pratique : fédérés hintchaks et daschnaks de Tabriz, Recht et Téhéran, sociaux-démocrates de Tabriz, hintchaks d'Enzéli (157). Le Parti daschnak dont le prestige est immense, tant pour ses prouesses

militaires caucasiennes rapportées par les ouvriers persans de Bakou, que pour ses liens avec la IIe Internationale, s'engage à partir de 1909 dans la lutte des démocrates persans contre la monarchie Qazar et l'impérialisme russe. Organisés par Rostom, dirigés par Nikol Douman et Kéri, les fédais daschnaks mettent au service de l'andjouman révolté de Tabriz (1908-1909) leur savoir de bombistes, artificiers, et stratèges. Rescapé de l'expédition Gougounian et des bagnes sibériens, Yeprem Khan, véritable aventurier daschnak, surnommé le "Garibaldi arménien" s'empare de Téhéran (juillet 1909) avec les Bakhtiars, et rétablit la Constitution. Après trois ans de guérilla contre les "monarchistes", il trouve la mort au moment où l'intervention de l'armée russe met un terme au Mouvement Constitutionnel (1912) (158).

En effet, après les cuisantes défaites essuyées en Extrême-Orient, la Russie est réapparue au Proche Orient : partage de la Perse en zones d'influence (1907), lutte contre l'expansionnisme germanique, projet de construction des chemins de fer anatoliens.

En Transcaucasie, l'adroite politique du vice-roi Vorontsov-Dachkoff a réconcilié l'Eglise et la bourgeoisie arménienne avec le gouvernement russe (159). Le rétablissement de l'ordre intérieur a débarrassé la bourgeoisie de l'indésirable tutelle daschnake et le reflux révolutionnaire lui a rendu dans les Doumas municipales comme dans la Douma d'Etat (160) sa place de "classe dirigeante". Enfin la guerre arméno-tatare l'a une fois de plus convaincue que contre le "danger turc", de part et d'autre de la frontière, les Arméniens ont besoin du protectorat russe. Son patriotisme qui s'alimente au récit des malheurs des Arméniens anatoliens et son loyalisme russe vont servir de point d'appui à la diplomatie pétersbourgeoise qui ressuscite brusquement la question arménienne au cours de la Première guerre balkanique. En automne 1912, le Catholikos Kévork V est autorisé à présenter au tsar Nicolas II une demande de protection et de réformes en faveur des Arméniens de Turquie. Ni à Tiflis, où la réapparition d'un Bureau National Arménien scelle la nouvelle alliance entre la bourgeoisie caucasienne et le gouvernement tsariste, ni à Constantinople, où le Patriarche et le Conseil National déçus par les échecs de l'ottomanisme, submergés de suppliques anatoliennes, se mettent avec enthousiasme au service de la nouvelle politique, ni à Paris, où Boghos Nubar Pacha a été délégué par le Catholikos, les daschnaks n'ont l'initiative. Ils sont consultés, associés mais sont minoritaires dans ces nouveaux centres d'impulsion du mouvement national.

Le retour à la "voie diplomatique" préconisée par les sphères dirigeantes arméniennes en 1878 signifie une politique d'intervention, placée sous le signe de l'impérialisme russe à l'heure où la crise balkanique affaiblit l'Empire ottoman et exaspère le nationalisme turc. Il est un démenti de la "voie révolutionnaire" où nationalisme et socialisme avaient coexisté. Le ralliement des daschnaks (161), en particulier des daschnaks caucasiens (162) s'inscrit dans une poussée de nationalisme arménien qui va se révéler dangereusement ignorant des réalités turques.

Anahide TER MINASSIAN

Paris Avril 1980

- (1) 1375 : Fin de l'Arménie Cilicienne
- (2) Au 17<sup>e</sup> siècle, les marchands arméniens de Nor Djoulfa cherchent à créer un centre culturel arménien en Occident. Du 16<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle, Catholikos et évêques échafaudent des plans de croisades menées par le Pape et les Etats chrétiens contre l'Islam, etc...
- (3) Ermeni Millet (communauté arménienne) organisée sous la direction du Patriarcat arménien de Constantinople au XVe siècle. Par le "Pologénie", le gouvernement russe garantit, en 1836, à l'Eglise Grégorienne arménienne un certain nombre de droits, en particulier dans le domaine de l'éducation.
- (4) Publié en 1794, à Madras, Aztarar (Le Moniteur), le premier périodique arménien, ex prime les aspirations patriotiques et même républicaines d'une petite mais riche communauté de marchands qui ont pour objectif l'indépendance de l'Arménie.
- (5) Tel est le sens du fameux "Appel à la Nation arménienne" de l'archevêque de Tiflis Mercès Achdarakétzi -1770-1857). V.A. Barsamian - Hay joghovrti badmoutioum (Histoire du peuple arménien) Erevan 1967 + III p. 64
- (6) 16 mars 1921 : Traité signé entre la Turquie et la Russie soviétique, règle les problèmes frontaliers entre la Transcaucasie et la Turquie.
- (7) Les chiffres globaux et les pourcentages concernant la population arménienne de Turquie ne sont qu'approximatifs.
- (8) V.A. Barsamian - op. cité p. 272
- (9) A l'exception des méliks de Kharabagh et de quelques "princes" du Sassoun et de Zeïtoun. Enfin au 19<sup>e</sup> siècle, en Russie, est apparue une noblesse de service.
- (10) De l'Anatolie orientale au gouvernement de Erevan, et à l'Aderbadagan (Azerbaïdjan) iranien.
- (11) K. Kévonian - Marchands arméniens au XVII<sup>e</sup> siècle. Cahiers du monde russe et soviétique - avril, juin 1975 - XVI (2) - p. 199-244

- (12) A Constantinople, il faut mentionner l'existence de puissants amiras. H. Barsoumian - Economic Role of the Armenian Amira Class in the Ottoman Empire - The Armenian Review Boston - Mars 1979, XXXI, n° 3-123 p. 310-316
- (13) A. Ter Minassian - Aux origines du marxisme arménien : les spécifistes. C.M.R.S., XIX, 1978 - p. 72
- (14) Vaste discussion engagée autour de ce terme, à partir de 1903 dans la presse daschnake, et dans la presse libérale ("Mschak")
- (15) Cela s'observe à Constantinople comme à Tiflis vers le milieu du 19e siècle.
- (16) Pour la question arménienne voir A. Beylérien. Aux origines de la question arménienne du traité de San Stéfano au Congrès de Berlin (1878), in Revue d'Histoire Diplomatique - Paris - janvier-juin 1973 - P. 1-33
- (17) Conseil National créé en 1860, Constitution nationale octroyée en 1863; sur l'ambiguïté du terme constitution qui n'a jamais été utilisé par les autorités ottomanes - voir M.K. Krikorian Armenians in the Service of the Ottoman Empire - Londres 1978 - P. 3-5
- (18) Ces thèmes, constants dans la littérature politique arménienne, sont illustrés par des exemples concrets grâce à une enquête menée dans les villages autour d'Erzeroum par le journal daschnak "Haratch" (En Avant) à partir de 1909.
- (19) H. Ghazarian. Arevmdahayéri sozial - andéssagan Yév Kaghakagan Katzoutiouné (1800-1870) (La situation économique, sociale et politique des Arméniens occidentaux). 1800-1870 - Erevan 1967 - P. 412-436.
- (20) A. Bennigsen. Un témoignage sur Chamil et les guerres du Caucase. C.M.R.S. VII, juin-sept. 1966, p. 311-322
- (21) Le problème des rapports entre Kurdes et Arméniens est un des aspects majeurs de la question arménienne. Semi-indépendantes jusqu'au début du XIXe siècle, les tribus Kurdes passent sous le contrôle de la bureaucratie ottomane dans la seconde partie du XIXe siècle et sont utilisées à des fins de police frontalière à partir de 1891 (cavalerie des Hamidiés). Les rapports entre Kurdes et Arméniens ne cessent de se détériorer alors que les révolutionnaires arméniens recherchent l'alliance Kurde.
- (22) Voir sur l'ensemble de cette question V.A. Barsamian op. cité + III.

- (23) "Millet-i-Sadika", par opposition aux Grecs et aux Slaves de l'Empire.
- (24) Cité dans A. Beylérien op.cité p. 31-32
- (25) L. Nalbandian - The Armenian Revolutionary Movement Berkeley 1967 - p. 80-103
- (26) V. Gregorian - The Impact of Russia in the Armenians and Armenia - p. 167-218 in Russia and Asia - Stanford Calif. 1972
- (27) Fondé à Tiflis en 1825 par l'archevêque Nercès Achdarakétzi. C'est théoriquement un séminaire, ce qui lui permet de survivre pendant près d'un siècle aux fermetures successives des écoles arméniennes.
- (28) Fondée en 1874. Joue le rôle d'un établissement d'enseignement supérieur arménien.
- (29) C'est d'abord un collège fondé en 1814 par la famille Lazarev, une puissante famille d'industriels moscovites arméniens. Ouvert en 1815, devient en 1827 l'Institut Arménien Lazarev des Langues orientales. Joue un rôle exceptionnel dans l'histoire de la culture arménienne en Russie.
- (30) Jusqu'en 1903 les idées nationalistes l'emportent. De 1903 à 1907 on constate la pénétration des idées marxistes. Ces écoles sont le cadre d'agitation étudiante pendant la Révolution de 1905.
- (31) Cette formule se retrouve indifféremment sous la plume des hintchaks, daschnaks ou S.D. Ces "ténébres asiatiques", opposées aux Lumières et au Progrès occidentaux, impliquent une condamnation de la civilisation de l'Orient islamique.
- (32) C'est le titre du fameux ouvrage du spécifiste D. Ananoun - Roussahayeri hassarakakan zarkatzoumè (Le développement social des Arméniens de Russie)t.I. Bakou, 1916 ; t.II Etchmiadzine 1922 ; t.III Venise 1926.
- (33) Un des aspects de la politique de russification sous Alexandre III et Nicolas II - Voir Aknouni. Les Plaies du Caucase. Genève 1905 - p. 12 et sq.
- (34) V. Gregorian - art. cit. p. 197-198
- (35) Les fondateurs sont Avédis Nazarbékian, Melle Maro Vartanian (ép. Nazarbékian), Gabriel Kafian, Kévork Gharadjian (Archomède), Rouben Khanazadian (R. Khan Azad), M. Manuélian.

- (36) Adjectif constitué à partir de "Mschak" (Laboureur) titre du très important périodique arménien publié à Tiflis de 1872 et 1921. Extrêmement influent dans la société arménienne. Sous la direction de son fondateur Krikor Ardzrouni de 1872 à 1892, "Mschak" est le porte-parole des patriotes arméniens progressistes et libéraux .
- (37) R. Khanazad. Hay heghapokhakani me houchéritz (Mémoires d'un révolutionnaire arménien) Haïrenik - Boston - juin 1927 - mai 1929.
- (38) Hintchak (Carillon) - Genève n° 11-12 - 1888
- (39) Revue anarchiste "Hamaïnk" (Commune) publiée à Londres en 1894. Publications anarchistes en Arménien à Paris en 1893-1894. Traductions de brochures de Kropotkine, E. Reclus, Jean Grave, etc...
- (40) Hintchak (1887-1914) ; Gaghapar (1893-1894) ; Abdak (1896-1897)
- (41) Dans Gaghapar - Athènes 1894 n° 2
- (42) Voir le détail dans Badmoutioun S.D. hintchakian Koussaktzoutian 1887-1962 (Histoire du Parti Sohinchakian - 1887-1962) Beyrouth t. I p. (cité infra B.S.D.H.K.) ; L. Nalbandian op. cité p. 117-127.
- (43) Il semble que l'audace des Arméniens qui manifestaient dans les rues de la capitale de l'Empire ottoman ait convaincu certains fondateurs du mouvement Jeune Turc, comme Ahmed Riza, de la nécessité d'intensifier la lutte contre le régime d'Abd-ül-Hamid pour hâter les réformes nécessaires à la sauvegarde de l'Empire. C.J. Walter - From Sasun to the Ottoman Bank : turkisk Armenians in the Mid-1890's. The Armenian Review - 1979. Vol. 31 n° 3-123
- (44) M. Varandian - Hay Heghapokhakan Dachnaktzoutian Badmoutioun (Histoire de la Fédération Révolutionnaire Arménienne) - Paris 1932 t. I p. 59 (cité infra H.H.D.B.)
- (45) Manifeste de la F.R.A. (1890) in Divan H.H.D.B. (Archives de la FRA). Boston 1934 t. I p. 88-89.
- (46) Droschak est un mensuel publié par le Bureau Occidental (une des deux directions du Parti daschnak) de 1891 à 1930 à Paris.
- (47) Christapor Mikaélian (1859-1905) ; Rostom (Stépan Zorian) (1867-1919 ; Simon Zavarian (1866-1913) ; M. Varandian. H.H.D.B. I, p. 120-121
- (48) Pour le manifeste et le programme de 1892, voir Divan op. cité p. 95-102.



- (49) B. Ichkhanian - Tadjkahay Khntire Yev midjazkayin diplomation (La question de l'Arménie turque et la diplomatie internationale) Tiflis 1906 - p.11.
- (50) Christapor Mikaelian - Anpokhayin dramabanoutioun (La mentalité des masses) - 1899 p. 37-42.
- (51) B. Ichkhanian op. cité p. 127
- (52) A. Ter Minassian - art. cité p. 87
- (53) R. Luxemburg - "La lutte nationale en Turquie et la social démocratie" in Sächsische Arbeiterzeitung - 1896 n° 234, 235, 236. publié dans Gesammelte Werke - Berlin 1970
- (54) "Pro Armenia" publié à Paris de 1900 à 1908, puis de 1912 à 1914 sous le nom de "Pour les peuples d'Orient"
- (55) G. Haupt Bureau Socialiste International. Paris 1909 p. 34-36
- (56) Ce point de vue est développé dans l'article de Rouben Tarpinian "H.H. Dachnaktzoutioun yev anor kaghakakanoutioun Tiurkīaīmetch" (La FRA et sa politique en Turquie) - Azadamart (combat pour la liberté) - Constantinople - 1910 - n° 418 à 468 (ir-régulièrement)
- (57) Il suffit pour s'en convaincre de consulter les oeuvres tardives des idéologues daschnaks M. Varandian, Y. Frenkian, etc...
- (58) Christapor Mikaélian - Mémoires - Haïrenik Monthly Boston 1924 n° 10
- (59) Raffi (1835-1888) - Voir L. Nalbandian op. cité p. 57-66
- (60) C'est Meguerditch Khrimian (1821-1907) surnommé Khrimian Haïrik (Le Petit Père Khrimian), tour à tour journaliste, évêque de Van, Patriarche de Constantinople, délégué au Congrès de Berlin, Catholikos qui a fondé le mythe du Yerkir ; il quitte Constantinople en 1857 pour s'installer dans le couvent de Varak, près de Van, puis dans celui de Sourp Garabed au dessus de Mouch, qu'il réanime pour en faire des centres patriotiques et culturels.
- (61) N. Jordania My Life Calif. 1968 - Voir préface de L. Haimson p. V-XIV.
- (62) Lettre de Dastakian du Comité de Tiflis à Christapor. Christapor Mikaélian art. cité.

- (63) M. Varandian H.H.D.B., I, p. 47 et 59 ; A. Gulghandanian Haïrenik Monthly - Boston 1940 n° 11 p. 65-71
- (64) Emene de "l'Union des Patriotes", traduit et publié en russe dans les n° 10-11 1885 de Narodnaja Volga cité par V. Minakhorian dans le Vèm (Pierre) Paris 1934 n° 3 p. 98-100
- (65) Sarkis Gougounian (1866-1913). Sur la psychologie et le destin de Gougounian et de ses compagnons Divan - op. cité p. 10-86 ; G. Lazian Heghapokhakan demker (Portraits révolutionnaires) Le Caire p. 285-293. A. Ter Minassian Le mouvement révolutionnaire arménien (1890-1903). C.M.R.S. 1973 XIV (4) p. 567-568.
- (66) A. Ter Minassian - Le mouvement ... art. cit. p. 564 et sq. Sévères verdicts du procès Gougounian en 1893. Arrestation des hintchaks en 1895.
- (67) Badmoutioun SD op. cit. p. 36
- (68) Pour les Kurdes M. Varandian H.H.D.B., I, p. 254-258; K. Sassouni Kürd Azkayin charjoumnère yév hay-krdagan harabéroutiunnère (Les mouvements nationaux kurdes et les relations arméno-kurdes) Beyrouth 1969. Pour les Turcs, "négociations" menées avec les Jeunes-Turcs de Paris, Genève, Londres.
- (69) Le terme a une nuance légèrement mystique qui n'est pas sans rappeler le sens primitif du mot "martyr".
- (70) C.J. Walker art. cit. p. 22\_ et sq.
- (71) R. Luxemburg art. cit.
- (72) A. Beylérien "L'impérialisme et le mouvement national arménien (1885-1890)" in Relations Internationales - Paris 1975, n° 3 p. 19-54.
- (73) P. I. Lyaschenko - History of the National Economy of Russia to 1917 - New-York, 1970, p. 619-634
- (74) Ibid.
- (75) Ronald G. Suny The Baku Commune 1917-1918 - Princeton 1972 - p. 7
- (76) Ibid. p. 14
- (77) P.I. Lyaschenko op. cit. p. 631
- (78) B. Ichkhanian Nationaler Bestand, berufmässige Gruppierung und soziale Gliederung der Kaukasischen Völker - Berlin 1914.

- (79) Ibid. p. 12-13, p. 21
- (80) D. Ananoun op. cit. p. 90
- (81) V.A. Barsamian op. cit., III, p. 394
- (82) M. Varandian Hossanknèr (courantes) Genève, 1910, p. 156
- (83) K. Kèvonian Marchands arméniens au XVIIe siècle. C.M.R.S., XVI (2), 1975 p 194-224
- (84) A. Ter Minassian "Aux origines..." art. cit. p. 72
- (85) Ibid. p. 73. Dans un univers comparable, voir le comportement des ouvriers libanais d'aujourd'hui. Etat et Perspective de l'industrie au Liban. Beyrouth 1978. p. 37 et sq.
- (86) V.A. Barsamian op. cit., III, p. 348 et sq.
- (87) Ibid.
- (88) K. Gharibdjianian Lénine Yév Antrkovkasse (Lénine et la Transcaucasie) Erevan 1970, I, p. 136 et sq.
- (89) Bogdan Knouniantz (1878-1911). Un des fondateurs du Comité de Bakou. Délégué au Congrès de Londres (1903), membre du Comité exécutif du Loiret de St-Petersbourg (1905).
- (90) Stépan Chahoumian (1878 -1918). K. Mamikonian Hay Sozial Démokratnéri Mioutioun 1902-1903 (L'Union des S.D. Arméniens 1902-1903) Erevan, 1969. Cité p. 98 et sq.
- (91) K. Gharibdjianian op. cit., I, p. 160-163
- (92) Al. R. (Al Roubèni) in Sozialist, Genève, 1906, n° 18-19, p. 27
- (93) Cité par M. Varandian H.H.D.B., I, p. 324
- (94) Akhouni op. cit. p. 277-286
- (95) Ibid. p. 287-321 ; Ananoun op. cit., III, p. 35-42
- (96) M. Varandian H.H.D.B., I, p. 336
- (97) M. Varandian H.H.D.B., I, p. 368-369. Voir l'exécution du gouverneur Nakachidzé, à Bakou.
- (98) Badmoutioun S.D.H.K. op. cit. p. 413-421. D. Ananoun "L'orientation des hintchakians vers la Révolution et le socialisme" Nork, Erevan, 1924, p. 274-315

- (99) 52 numéros de juin 1903 à juin 1904
- (100) A. Ter Minassian "Aux Origines..." art. cit.
- (101) D. Ananoun, op. cit. III, p. 93 ; G. Haupt BSI,  
op. cit. p. 162
- (102) A. Ter Minassian "Aux origines..." Art. cit. p. 80
- (103) Ibid. p. 76-78
- (104) K. Gharibdjanian op. cit. I, p. 223
- (105) Ibid., I, p. 236-238
- (106) Al. Roubéni, Sozialist, 18-19, 1906, p. 28
- (107) Al. Roubéni "Les systèmes d'organisation de la  
Social Démocratie in Kiank (Vie), Tiflis n° 13 à  
16, 1906
- (108) Kiank (Vie), puis Tzaïn (Voix) sont les organes  
spécifistes à Tiflis en 1906-1907
- (109) Projet de programme, système d'organisation,  
statuts de l'OOASD (en arménien) s.n.d.l., 1906,  
p. 24
- (110) Kh. Barséghian op. cit.
- (111) V.A. Barsamian op. cit., III, p. 400
- (112) Pendant la période où il a été chargé, par Lénine,  
des publications S.D., en langue arménienne, à  
Genève.
- (113) Le meilleur des périodiques S.D. arméniens
- (114) Staline - Oeuvres, Paris 1975, I, p. 40-56,  
S. Cha
- (115) Achot Hovannissian Engelse Yév haykakan hartze  
(Engels et la Question arménienne) Moscou 1931
- (116) S. Chahoumian op. cit. ; appuie son argumentation  
sur l'article de K. Kautsky "La question nationale  
en Russie" (1905)
- (117) Voir Badmoutiom S.D.H. K., I, sur 4e, 5e Congrès.  
"Hintchak" ouvre le débat dès septembre 1903 (n°  
13-14) par un article "A propos de la Nouvelle  
Action".
- (118) Publié à Paris de janvier à août 1905
- (119) R. Khan Azad art.cit.

- (120) C'est une création de Christapor Mikaélian.
- (121) Ce comportement est sévèrement jugé par D. Ananoun.
- (122) Nüter H.H. Badmoutian Hamar (Sources pour l'histoire de la F.R.A.) Beyrouth, 1974, II, p. 104-192
- (123) Préparé par Christapor Mikaélian (qui se tue au cours des préparatifs en 1905, en Bulgarie), l'attentat échoue en juillet 1905.
- (124) Nüter... op. cit., II, p. 205-223
- (125) Ibid. p. 210
- (126) H.H.D.B., I, p. 358-435 ; A. Gulghandanian Hay tatarakan entharoumnère (Les luttes arméno-tatares) Paris 1933, D. Ananoun op. cit., III, p. 165-264, Aknouni op. cit., p. 323-336, etc...
- (127) A Ter Minassian "Aux origines..." art. cit. p. 83
- (128) R.G. Hovannisian op. cit. p. 21
- (129) Kh. Barséghian op. cit. p. 50-54 - 16 numéros de mai à juillet 1906
- (130) Naro - "Trois mois", Tzaïn, 4, 5, 6, 1906
- (131) Nüter op. cit., II, p. 232-236
- (132) Richard "Pourquoi nous nous séparons du Daschnak-tzoutioun" - Yerkri Tzaïne - Tiflis, 1907, n° 14
- (133) "Mourdj" est un mensuel libéral et démocrate, publié à Tiflis de 1889 à 1907.
- (134) Du nom d'un chef fedai, originaire de Turquie, Mihran.
- (135) V. Minakhorian "Andjadakannère" (Les scissionnistes) Vèm (Pierre) Paris, II, 1933
- (136) A. Amirian Jamanak n è stapvélou (Il est temps de se réveiller), Vienne, 1906 ; Daschnaktzoubian crise (La crise du Daschnaktzoutioun) Vienne - 1907
- (137) Avait été un des espoirs du Parti daschnak.
- (138) Nüter, op. cit. tout le volume III
- (139) R. Pipes The formation of the Soviet Union Cambridge, Mass, 1970, p. 28
- (140) Admis d'abord comme parti caucasien, puis à partir de 1909 comme représentant de l'Arménie turque.

- (141) Mikaël Varandian (1874-1934). Le théoricien le plus fécond du Parti daschnak et son historien. Membre du Bureau Occidental, rédacteur du "Droschak".
- (142) G. Haupt B.S.I. op. cit. p. 135-138
- (143) Voir la presse satirique arménienne de Tiflis en 1906-1907. En particulier "Khatabala"
- (144) M. Varandian - Hossanknèr (courants) Genève 1910, p. 139 et sq.
- (145) Un certain nombre de revues S.D. ou daschnakes s'intitulent "Nor Hossank" (cours nouveau, voie nouvelle)
- (146) R.G. Suny op. cit. p. 50
- (147) A. Ter Minassian art. cit. p. 92-93
- (148) Kh. Barséghian - Bolchevikian hay barberakan mamouli bibliografia 1900-1920 (Bibliographie de la presse bolchévique arménienne 1900-1920) - Erevan 1959
- (149) Richard G. Hovannisian Armenia on the Road to Independance 1918 Berkeley 1967 - p. 22
- (150) Publié de 1909 à 1918. Chiffres donnés par K. Lévonian dans la Préface de son "Hayots Barbérgan mamoule..." (1794-1934) (La presse périodique arménienne (1794-1934) - Erevan 1934
- (151) A. Amourian H.H. Daschnaktzoutiouné Parskastanoum (La F.R.A. en Perse) - Téhéran 1950
- (152) Ils collaborent à la revue "Yerkri Tzaïne" (La voix du Pays) publié par Tigrane Zaven à Tiflis de 1906 à 1908 ; ces thèmes y sont développés.
- (153) Rapportées par "Yerkri Tzaïne", par "Alik" (vague), organe du Parti daschnak à Tiflis (1906-1907)
- (154) "andjoumans" = "conseils" de quartier, de ville
- (155) Déclaration du Congrès des Partis d'opposition de l'Empire ottoman réuni en Europe (décembre 1907) Paris 1908
- (156) Pour ces problèmes rien ne vaut la lecture du quotidien "Azadamart" (Combat pour la Liberté) publié par le Parti daschnak, à Constantinople, à partir de 1909.

- (157) En particulier pour le rôle des Arméniens dans le mouvement soc. démocrate iranien ; voir S. Ravasani Sowjetrepublik Gilan Die Sozialistische Bewegiang im Iran seit Eude des 19. jhd't bis 1922 Berlin - 1974 ; C. Chaquéri - La Social Démocratie en Iran - Florence 1979
- (158) M. Varandian H.H.D.B., t. II Dans la presse arménienne daschnake ou non daschnake, d'innombrables articles ont été consacrés à Yeprem Khan (Yeprem Davidiantz) (1869-1912) entre 1909 et 1912.
- (159) D. Ananoun op. cit. t. III p. 507-530 ; R.G. Hovannisian - The Armenian Question in the Ottoman Empire in Armenian Studies - Beyrouth 1973 - p. 1-25
- (160) La bourgeoisie arménienne domine les Doumas de Tiflis et de Bakou. Dans la 4e Douma d'Etat, les 2 députés arméniens sont K.D.
- (161) Ce "ralliement" et cet appui sont particulièrement clairs dans 'Pro Armenia" qui est publié sous le titre "Pour les Peuples d'Orient" à partir de décembre 1912 en édition bilingue (français-anglais). Dans le n° 3 - 1912 - Victor Bérard justifie dans un article intitulé "Le choix arménien" la nouvelle orientation russe. "On nous massacre en Turquie, la Russie se contente de nous opprimer ; mieux vaut encore vivre sous la loi russe que périr sous le massacre ottoman".